



**HAL**  
open science

**Quête de Dieu et recherche de modèles. Naissance d'une  
tradition féminine dans la mystique allemande  
(XIIe-XIVe s.)**

Laurence Moulinier

► **To cite this version:**

Laurence Moulinier. Quête de Dieu et recherche de modèles. Naissance d'une tradition féminine dans la mystique allemande (XIIe-XIVe s.). Quête de Dieu et naissance d'une tradition féminine dans la mystique allemande, May 2003, Nanterre, France. pp.15-55. halshs-00608778

**HAL Id: halshs-00608778**

**<https://shs.hal.science/halshs-00608778>**

Submitted on 19 Jul 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laurence Moulinier-Brogi

Quête de Dieu et recherche de modèles. Naissance d'une tradition féminine dans la mystique allemande (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s.)

Aborder la question des rapports entre les femmes et tradition du Livre à propos de la mystique féminine allemande du Moyen Age amène inmanquablement à évoquer deux phénomènes connus sous le nom de « mystique rhéno-flamande » d'une part, et de « mouvement béguinal » d'autre part, deux phénomènes qui se recoupent sans se recouvrir (l'expression de mystique « rhéno-flamande » regroupant elle-même en réalité deux ensembles distincts, une tradition « allemande » et une « flamande »)<sup>1</sup>. Dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle en effet des expériences religieuses se développèrent, auxquelles adhérèrent surtout des femmes : se vouant au service de Dieu, les béguines, qui furent d'abord appelées *mulieres religiosae*, « femmes religieuses », pouvaient vivre en religieuses tout en restant des laïques, hors de toute structure ecclésiastique. Or nombre de ces « semi-religieuses », comme les historiens les qualifient volontiers aujourd'hui, connurent des expériences mystiques. On s'accorde ainsi à voir dans la naissance du mouvement béguinal un moment décisif à maints égards, y compris pour la forme d'expression de ces femmes spirituelles, puisque c'est au sein de ce mouvement, ou à sa périphérie, que des femmes vont se distinguer par un nouveau mode d'accès, plus direct et plus personnel, aux Ecritures, et faire entendre en retour, pour la première fois, leur voix dans leur propre langue — certaines livrant ainsi à la postérité, par ces noces entre le Livre et leur propre voix, entre « science divine et langue maternelle », selon le mot de Luisa Muraro<sup>2</sup>, de véritables monuments littéraires.

Ce phénomène a concerné d'une manière particulière l'aire géographique sur laquelle nous voulons nous concentrer ici, à savoir la Germanie, qui vit fleurir entre XII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles différentes figures de mystiques au féminin. Nous n'en avons pourtant retenu que quatre, à savoir Hildegarde de Bingen, Elisabeth de Schönau, Mechthilde de Magdebourg et Margaretha Ebner, mais cet échantillon restreint ne reflète pas un quelconque arbitraire. Comme nous allons tenter de le montrer, ces quatre femmes sont en effet à la fois représentatives de problèmes centraux dans la question des rapports entre mystiques et Livre, mais elles sont également liées entre elles, sinon par une véritable filiation, du moins par un intéressant fil rouge, à savoir l'influence qu'elles exercèrent les unes sur les autres.

Leur principal point commun est que toutes furent des visionnaires, vivant et s'exprimant dans un même espace géographique, et encouragées à l'écriture par une figure masculine qui nous est connue. Elles souffrirent aussi manifestement toutes de maladies, plus ou moins liées à la résistance qu'elles offraient à l'injonction divine, le *Schreibbefehl* qui est à l'origine de leurs différents écrits. Mais les différences entre elles n'en sont pas moins nombreuses et il convient de les souligner d'emblée, à commencer par la différence d'époque, puisque deux appartiennent au XII<sup>e</sup> siècle, une au XIII<sup>e</sup>, la dernière au XIV<sup>e</sup> siècle. À ces

<sup>1</sup> Voir par exemple B. Beyer de Ryke, « Entre Rhin et Escaut : la mystique 'rhéno-flamande' (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle) », dans *Maître Eckhart et Jan van Ruusbroec. Etudes sur la mystique « rhéno-flamande » (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*, éd. A. Dierkens, B. Beyer de Ryke, Bruxelles, 2004, p. 9-16, p. 9. Sur les limites de la notion historiographique de « mystique rhéno-flamande », que nous employons ici par commodité, on lira le petit article de Paul Verdeyen dans le même volume, « Une remise en cause de la notion de 'mystique rhéno-flamande' », p. 207-210.

<sup>2</sup> Cf. L. Muraro, *Lingua materna, scienza divina, Scritti sulla filosofia mistica di Margherita Porete*, Naples, 1995.

contextes divers correspondent des états de vie différents, et l'on ne perdra pas de vue que le quatuor retenu comprend une bénédictine, une cistercienne, donc deux moniales, face à une béguine et une dominicaine. Rappelons aussi qu'en raison de la chronologie large considérée ici, ces femmes se distinguent aussi du point de vue de la langue, malgré leur appartenance à une même aire géographique : si toutes pensèrent en allemand, deux ont laissé des écrits en latin, les deux autres en revanche en vulgaire, avec les problèmes que pose l'existence d'une pluralité de dialectes dans l'espace germanique. Enfin, toutes bénéficièrent de visions qu'elles couchèrent ensuite par écrit, mais toutes ne furent pas pour autant extatiques : si Elisabeth se décrit souvent comme *collapsa in extasim*, Hildegarde serait au contraire, selon Peter Dinzelbacher, la seule « nicht ekstatische Visionärin des Hochmittelalters »<sup>3</sup>, au point que l'on hésite parfois à l'appeler mystique plutôt que prophétesse. Quoi qu'il en soit, l'étude de leurs existences respectives nous renseigne sur la dialectique entre tradition du Livre et production d'un livre, sur la tension entre quête de Dieu et recherche d'une voie propre.

#### Quatre vies, quatre œuvres visionnaires

L'aînée des quatre, Hildegarde (1098-1179), est si célèbre qu'on ne la présente plus<sup>4</sup>. Rappelons toutefois qu'au terme d'une longue existence, et après avoir fondé deux monastères, la célèbre bénédictine rhénane laissa une œuvre multiforme, composée dans la seconde moitié de sa vie, et que c'est là une première différence de taille avec d'autres femmes mystiques : habitée de visions depuis l'enfance, Hildegarde ne se mit à les coucher par écrit qu'à 40 ans passés, nullement dans l'urgence d'une crise mystique, contrairement par exemple à Elisabeth ou Margaretha. Elle laissa ainsi, outre un triptyque visionnaire (*Scivias*, *Liber vite meritorum* et *Liber divinorum operum*), rendu célèbre par les enluminures de certains manuscrits, une œuvre poétique et musicale, deux Vies de saints, une œuvre de médecine en deux traités, une langue inconnue, des textes exégétiques, et surtout une ample correspondance avec les grands et les moins grands de ce monde. Elle était liée notamment à Elisabeth de Schönau (1129-1164), et nous conservons deux lettres échangées par ces femmes.

Le monastère de Schönau abritait un monastère d'hommes et un autre de femmes, et Elisabeth, qui s'y trouvait depuis 1141, fut nommée en 1157 *magistra* de la communauté de femmes, sous l'autorité de l'abbé. Elle jouissait de visions depuis 1152, puis, sous l'influence de son frère Eckbert, moine du couvent des hommes depuis 1155 après avoir été chanoine de Bonn, les visions d'Elisabeth se muèrent, dans sa correspondance, en autant de réponses aux interrogations du temps. Elle mourut jeune, épuisée par les châtements corporels qu'elle s'infligeait, ses maladies à répétition et ses nombreuses extases, mais l'œuvre qu'elle laissa n'est pas pour autant négligeable : le *Liber visionum*, composé de trois livres rédigés par Eckbert, renferme les visions advenues entre 1152 et 1156 et fournit aussi une biographie d'Elisabeth ; le *Liber viarum Dei*, recueilli par Eckbert après son entrée à Schönau, contient pour sa part des exhortations et des prônes destinés aux clercs comme aux laïcs ; mais c'est surtout par ses *Revelationes de sacro exercitu virginum coloniensiium*, sorte de « version

<sup>3</sup> Voir entre autres P. Dinzelbacher, « Europäische Frauenmystik des Mittelalters. Ein Überblick », dans P. Dinzelbacher et R. Bauer éd., *Frauenmystik im Mittelalter*, Stuttgart, 1985, p. 11-23, p. 17 : « Überwiegt in den Anfängen bei Hildegard von Bingen... das Prophetentum ».

<sup>4</sup> Pour le détail de sa biographie, on se reportera par exemple à S. Gouguenheim, *La Sibylle du Rhin, Hildegarde de Bingen, abbesse et prophétesse rhénane*, Paris, 1996.

fantasmagorique »<sup>5</sup> de l'histoire de sainte Ursule et de ses compagnes, qu'Elisabeth exerça le plus d'influence. Elle donna aussi, par un cycle de six visions *De resurrectione beatae Mariae matris Christi*, une contribution importante à la mariologie de l'époque, à propos notamment de l'assomption corporelle de la Vierge<sup>6</sup>. On connaît, enfin, 23 lettres d'elle, dont deux à Hildegarde — et il faut remarquer que les deux femmes furent citées conjointement par certains témoins, par exemple, au XIII<sup>e</sup> siècle, la *Sächsische Weltchronik*, qui les cite comme deux « Gūden vrowen » et s'étend quelque peu sur « Elsebe » en évoquant ses œuvres<sup>7</sup>, ou encore, de manière beaucoup plus précoce, par Jean de Salisbury, dans une lettre à Thomas Becket de 1165<sup>8</sup>.

La vie de Mechthilde de Magdebourg (v. 1207-v. 1282 ?) recèle pour sa part de plus grandes parts d'ombre, qui n'enlèvent rien au fait qu'elle est la première mystique de langue allemande nommément connue.

Née dans une famille aisée du diocèse de Magdebourg, elle reçut une bonne instruction, et fut interpellée à douze ans par l'Esprit saint, comme elle le raconte. Puis, vers 1230, elle se libéra de sa famille pour mener comme béguine, dans la ville de Magdebourg, une vie ascétique. Souvent malade, elle eut des expériences visionnaires dont elle ne parla à personne pendant longtemps. Les béguines se trouvaient alors sous l'autorité spirituelle des Dominicains et c'est le confesseur de Mechthilde, Henri de Halle (peut-être un élève d'Albert le Grand), qui l'invita dès 1250 à noter ses expériences spirituelles : les 5 premiers livres de sa *Lumière ruisselante de la déité (Das fliessende Licht der Gottheit)*<sup>9</sup> virent ainsi le jour entre 1250 et 1259, et un sixième, composé entre 1260 et 1270-71, fut lui aussi revu par Henri. Mechthilde écrivit elle-même mais ce fut Henri qui rassembla ces écrits pour les publier, les divisant en livres et chapitres. Elle revint ensuite dans sa famille, pendant dix ans environ. Puis, à la fin de sa vie, presque aveugle, et alors qu'Henri était mort, c'est aux sœurs du monastère cistercien de Helfta, qu'elle dicta, entre 1271 et 1282, le 7<sup>e</sup> et dernier livre de son « journal » spirituel. Elle avait en effet trouvé refuge dans ce monastère, devenu un grand centre de culture et de spiritualité sous l'abbesse Gertrude de Hackeborn (1250-1291), probablement pour fuir calomnies et persécutions : elle critiquait vivement la décadence du clergé, de l'Empire et même de l'ordre dominicain auquel elle était pourtant fort attachée, et

<sup>5</sup> M. Schmidt, « Elisabeth de Schönau », *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, dir. A. Vauchez, Paris, 1997, 2 vols, p. 521. Voir aussi K. Köster, « Das visionäre Werk Elisabeth von Schönau », *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, 1952, p. 79-119.

<sup>6</sup> Jacques de Voragine, par exemple, s'en inspira en la citant nommément dans son chapitre « De assumptione beate Marie » ; cf. Jacques de Voragine, *La légende dorée*, chap. 115, « L'assomption de la sainte Vierge Marie », trad. fr. Paris, 2004, p. 636-637.

<sup>7</sup> MGH, *Scriptores qui vernaculari lingua usi sunt*, t. II, Hanovre, 1877, p. 222 : « Ire ward gescheneget van den ellef duseznt mageden, des solen to rechte unde ulitelike truwen alle lovege lude. [...] Van den boken ward ere en geantwardet, dat hetto latine « Libellus viarum Dei », dat quit to Dude 'dat bok der godden wege', dat is nutte allen lovigen luden ; it solde van ere uppenbaret werden ».

<sup>8</sup> Cf. *The Letters of John of Salisbury*, éd. W. J. Millor, C. N. L. Brooke, Oxford, 1979, vol. 2, *The Later Letters, 1163-1180*, lettre 152, p. 54 : « Et ne aliquid subtraham, asserunt nescio quas prophetissas Teutonicas uaticinatas esse, unde furor Teutonicorum potest amplius inflammari, et unde scismatici animantur ». Pour d'autres témoignages, voir M. Embach, *Die Schriften Hildegards von Bingen. Studien zu ihrer Überlieferung und Rezeption im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit*, Berlin, 2003, passim.

<sup>9</sup> Voir notamment Mechthild von Magdeburg, « *Ich tanze, wenn du mich führst* ». *Ein Höhepunkt deutscher Mystik*, éd. et trad. M. Schmidt, Freiburg i. Br., 1988 (traduction de morceaux choisis). Pour une traduction intégrale, voir par exemple Mechthild von Magdeburg, *Das fließende Licht der Gottheit*, éd. et trad. M. Schmidt, 2. neubearbeitete Übersetzung mit Einleitung und Kommentar, Stuttgart-Bad Cannstatt, 1995, et, en italien, Mechthild von Magdeburg, *La luce fluente della divinità*, Florence, 1991.

avait sans doute été rappelée à l'ordre lors d'un synode à Magdebourg en 1261, au cours duquel le droit de s'organiser en vraies communautés fut contesté aux béguines.

La version en moyen bas allemand de cette autobiographie spirituelle est perdue, et seule nous est parvenue celle en haut allemand, rédigée en 1343-45 par le cercle bâlois des « Amis de Dieu »<sup>10</sup> — une traduction tenue pour particulièrement adaptée à la *cura animarum*, et qui circula rapidement dans les couvents féminins. Mais il faut souligner qu'une version latine des livres I à VI fut rédigée peu de temps après la mort de Mechthilde, dès 1285-1290, par les frères du couvent de Halle, et qu'on en connaît aujourd'hui deux manuscrits. On en a en outre retrouvé des fragments, attestant la diffusion de l'œuvre au Moyen Âge.

Margaretha Ebner (1291-1351) était issue pour sa part d'une famille patricienne de Nuremberg, et entra en 1305 au couvent des dominicaines de Maria Medingen (Medingen), près de Dillingen sur le Danube. Sa rencontre avec Henri de Nördlingen, en 1332, fut déterminante pour sa vie, et déboucha sur une amitié spirituelle : ce prêtre séculier du diocèse d'Augsbourg exerçait déjà un ministère pastoral dans les communautés environnantes quand il rencontra Margaretha, et il joua longtemps auprès d'elle le rôle de directeur spirituel. Il l'aida notamment à assumer ses souffrances, ses faiblesses, comme ses expériences mystiques, et l'encouragea à mettre par écrit le récit de ces dernières dans ses *Révélations (Offenbarungen)*<sup>11</sup>.

En 1338, dans un contexte de lutte entre pape et empereur, Henri avait dû quitter sa patrie souabe pour sa fidélité au pape et s'était rendu à Bâle, où, grâce à Johannes Tauler (v. 1300-1361), il trouva un nouveau cercle d'influence avec le groupe des « Amis de Dieu ». Par l'intermédiaire d'Henri, Margaretha entra en contact épistolaire suivi avec des lieux où étaient implantés ces Amis de Dieu, comme Bâle, Strasbourg, ou avec les couvents d'Unterlinden à Colmar ou Sainte-Agnès à Cologne. Elle devint même la figure centrale du cercle bâlois, dans lequel on échangeait lettres, prières, cadeaux, reliques, mais aussi livres mystiques : c'est là notamment que vit le jour, à l'instigation d'Henri, la traduction de Mechthilde en moyen haut allemand. Comme le rappelle Michel Lauwers, « si la mystique est une expérience individuelle, très tôt ses adeptes, hommes et femmes, formèrent des cercles informels, en marge des institutions ecclésiastiques, dont les membres se rencontraient ou s'écrivaient pour partager leurs expériences ». De tels groupes furent nombreux aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles dans les villes rhénanes, mais des cercles spirituels du même genre sont attestés dans d'autres régions, en Flandre, dès la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle ou en Italie au siècle suivant<sup>12</sup>.

Après Bâle, Henri se rendit en Alsace et son exil ne prit fin qu'en 1350. Mais cet exil nous vaut toute une correspondance en langue allemande avec Margaretha, 58 lettres datées de 1332-38 à 1350<sup>13</sup>, période pendant laquelle il ne vit que quatre fois son « élève ». Ces lettres révèlent comment le directeur spirituel évolua pour devenir un véritable disciple de Margaretha, voyant en elle non seulement son propre guide mais aussi celui de toute l'Eglise.

<sup>10</sup> Voir à ce sujet B. Gorceix, *Amis de Dieu en Allemagne au temps de maître Eckhart*, Paris, 1984.

<sup>11</sup> Sur Margaretha, voir tout récemment D. Bremer, « 'Voi cercate, noi troviamo'. Mistiche e carismatiche nel tardo Medioevo centroeuropeo », dans *Donne cristiane e sacerdozio. Dalle origini all'età contemporanea*, éd. D. Corsi, Rome, 2004, p. 65-86, p. 76-77.

<sup>12</sup> M. Lauwers, « L'institution et le genre. À propos de l'accès des femmes au sacré dans l'Occident médiéval », *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, 2, 1995, *Femmes et religions*, p. 279-317, p. 296.

<sup>13</sup> Heinrich von Nördlingen e Margaretha Ebner, *Le Lettere (1332-1350)*, éd. L. Corsini, Pise, 2001.

Une seule lettre de Margaretha nous est parvenue, et l'on a fait ici le choix de donner à entendre leurs deux voix, afin que l'on puisse apprécier leur osmose.

## Les femmes face au Livre

### *Maladie et inspiration*

Le lien entre maladies, souffrances et visions, est apparemment une constante chez nos quatre femmes, avec des différences. Elisabeth, par exemple, toujours écartelée entre la peur du monde et de ses railleries et la peur de Dieu et de ses châtements, non seulement endure de la part de l'ange des violences physiques quand elle tarde à parler, mais aussi craint que «ses maladies soient un scandale aux yeux des hommes et qu'ils ne pensent que c'est pour avoir gravement péché qu'elle est la proie de tels tourments»<sup>14</sup>. Hildegarde en revanche, valétudinaire comme elle, ignore toute forme d'extase : même si elle a eu des pertes de conscience momentanée ou accès à une conscience supérieure, son œuvre est structurée de manière rationnelle, didactique : la part réelle du phénomène d'illumination semble très faible par rapport à sa mise en ordre. Toutes ses visions ou presque sont introduites par l'expression *in vera visione vidi*, dont l'usage est si systématique qu'elle s'est vidée de toute référence à une expérience véritable. L'œuvre de Hildegarde apparaît en effet profondément méditée, et la partie didactique y est plus longue en général que les récits de visions proprement dites<sup>15</sup>. Certes, la voix céleste traite Hildegarde de « cendre de cendre et pourriture de pourriture » mais il n'y a là rien d'affectif et Hildegarde n'intériorise pas l'abjection. De fait, on chercherait en vain chez elle effusion, épanchement, ou intériorité ; en cela, son expérience est aux antipodes de son contemporain et correspondant occasionnel Bernard de Clairvaux, pour qui le divin est d'abord sensible au cœur, et elle est somme toute assez étrangère au mysticisme féminin tel qu'il s'exprimera après elle, chez les béguines notamment. Sa parole est moins mystique que prophétique, au sens où elle révèle et interprète le sacré.

En revanche, avec Mechthilde, l'expérience, voire la dimension existentielle prend une part aussi nouvelle qu'importante : c'est ce qu'elle-même en tant que sujet, et non plus comme instrument de la divinité, a pleinement vécu ce qui devient matière de ses « révélations » : « je ne veux et ne peux rien écrire, si ce n'est en le voyant avec les yeux de mon âme et en l'entendant avec les oreilles de mon esprit éternel, et en ressentant dans tous les membres de mon corps la force du Saint-Esprit »<sup>16</sup>, dit-elle. En d'autres termes, elle ne fait qu'un avec la grâce et la connaissance qui lui sont données, et c'est dans son corps que tout s'origine, un corps de femme, sensible et malade.

Ce corps faible, souvent souffrant, se prête particulièrement bien à l'identification avec Marie, voire avec le Christ, un thème qui prend une grande importance à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. Les mystiques font en effet désormais une large place à la méditation sur les souffrances du Christ, à l'aspect humain de l'Incarnation, ce qui aboutit à une certaine valorisation du corps féminin ; pour Hadewijch d'Anvers, par exemple (vers 1240), avant de prétendre à « être Dieu avec Dieu », l'âme doit passer, avec Marie, par toutes les étapes de la maternité divine : le ciel suprême est interdit aux âmes qui n'ont pas été mères de Dieu et ne

<sup>14</sup> *Vita sancte Elisabeth*, dans *Beati Aelredi Opera*, PL 195, col. 182C : « ne forte scandalizentur homines in infirmitatibus meis ».

<sup>15</sup> Voir à ce sujet M. GOULLET, « *In vera visione vidi, in vero lumine audivi* ; écriture et illumination chez Hildegarde de Bingen », *Francia. Forschungen zur Westeuropäischen Geschichte* (26/1) 1999, p. 77-102.

<sup>16</sup> IV, 13, cité et traduit dans G. Epiney-Burgard, E. Zum Brunn, *Femmes troubadours de Dieu*, Turnhout, 1988, p. 73.

l'ont pas porté jusqu'au terme. Et ainsi Margaretha Ebner, au siècle suivant, revendique-t-elle pleinement un corps de femme dans son amour pour l'enfant Jésus qui va jusqu'à une certaine identification avec la Vierge : elle voulait porter spirituellement en son sein même l'enfant divin, aussi Henri la désigne-t-il dans une de ses lettres comme une « porteuse de Dieu »<sup>17</sup>. À côté de la grande vénération qu'elle porte à l'Enfance et au nom de Jésus, elle intériorise les souffrances du Christ dans sa méditation, et, à l'en croire, les cinq plaies appelées « signes d'amour », *Minnezaichen*, lui furent imprégnées selon l'exemple du « grand seigneur saint François »<sup>18</sup>.

Comme on le sait par ailleurs, notamment grâce aux travaux de Caroline Bynum<sup>19</sup>, le corps féminin a désormais acquis un nouveau statut dans la mystique, a un nouveau rôle à jouer dans le rapport des femmes à Dieu ; mais si le corps de la femme peut être le support d'une nouvelle communication avec le divin, peut-on dire pour autant que l'identité sexuelle a cessé de constituer un problème dans l'accès des femmes à l'écrit ?

### Le *topos* d'ignorance

Féminité et protestations d'ignorance semblent avoir partie liée chez toutes nos mystiques, malgré des nuances: même deux contemporaines comme Hildegarde et Elisabeth n'ont à l'évidence pas la même manière de problématiser leur féminité ! Elisabeth a peur qu'on ne voie dans ses Visions que « les rêves d'une imagination de femme »<sup>20</sup>, et fait apparemment sienne sans conditions l'idée de la faiblesse de son sexe, à une époque où les théologiens glosaient Genèse, I, 27 en voyant dans l'homme l'*imago* et dans la femme la *similitudo*. Hildegarde, en revanche, soit s'identifie à *homo*, *homo simplex*, et « enjambe ainsi l'interdiction faite aux femmes de parler dans l'Eglise »<sup>21</sup>, soit se revendique comme femme avec beaucoup de sens stratégique, comme dans l'*Explanatio symboli sancti Athanasi* où elle enjoint aux lecteurs « de ne pas mépriser l'être humain qui, sous une forme féminine, écrit ces lignes, bien qu'elle n'ait jamais appris la science des lettres »<sup>22</sup>.

Les affirmations d'incompétence, héritage de la *captatio benevolentiae* antique, s'accordent bien avec la vertu chrétienne d'humilité et Mechthilde aussi multiplie les protestations d'inculture, en se disant pour sa part « la dernière des sottes béguines », « minste... torheten beginen »<sup>23</sup>, ou encore, rejoignant en quelque sorte l'*homo simplex* de Hildegarde, « la plus petite, la plus humble, la plus indigne de tout le genre humain » (« Ich allerminste, ich allersnoedeste, ich allerunwirdigste under allem menschenkunne »).

Mais l'accès au Livre posait surtout problème aux femmes par les compétences linguistiques qu'il requérait, c'est-à-dire la connaissance du latin, langue de l'Eglise ; or si la question revêt des visages différents selon les époques considérées ici, notons d'emblée que l'infusion divine de cette langue dans la vision est une posture commune à trois de nos femmes.

<sup>17</sup> Cité par M. Schmidt, « Ebner (Marguerite) », dans *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age*, dir. A. Vauchez, Paris, 1997, 2 vol., p. 495.

<sup>18</sup> *Ibidem*.

<sup>19</sup> C. Bynum, *Jeûnes et festins sacrés. Les femmes et la nourriture dans la spiritualité médiévale*, trad. fr. Paris, 1994.

<sup>20</sup> Cf. *Révélations choisies de sainte Elisabeth de Schönau (1129-1165)*, traduites pour la première fois en français par le traducteur des œuvres de Catherine Emmerich, Tournai, 1864, p. 1-5.

<sup>21</sup> C. J. Mews, « Hildegard : Gender, Nature and Visionary Experience », dans J. S. Barton, C. J. Mews éd., *Hildegard of Bingen and gendered theology in Judaeo-Christian Tradition*, Monash University, 1995, p. 63-80, p. 68.

<sup>22</sup> Cf. *Explanatio symboli sancti Athanasii*, PL 197, col. 1065B-1067A.

<sup>23</sup> Cité et traduit dans G. Epiney-Burgard, E. Zum Brunn, *Femmes troubadours de Dieu*, op. cit., p. 73.

Hildegarde, la première, s'exprime en ces termes dans la *protestificatio* sur laquelle s'ouvre son *Scivias* : « j'eus l'intellection soudaine du psautier, des évangiles et des autres livres catholiques de l'Ancien et du Nouveau Testaments, sans avoir idée de la signification des mots du texte, sans savoir en diviser les syllabes ni en comprendre les cas et les temps »<sup>24</sup>. Elle affirme donc avoir joui, comme saint Augustin<sup>25</sup> ou saint Bernard<sup>26</sup>, du don d'intellection spontanée, ce que confirme un passage de sa *Vita*, selon lequel elle aurait compris le contenu des Ecritures saintes sans connaître ni lexique ni grammaire (*in eadem visione, scripta prophetarum evangeliorum, et aliorum sanctorum, et quorundam philosophorum, sine ulla doctrina humana intellexi*<sup>27</sup>). Le titre même du *Scivias*, à en croire ce qu'elle écrit à Guibert de Gembloux, lui aurait été dicté par l'Esprit (*In visione etiam vidi quod primus liber visionum mearum Scivias diceretur, quoniam per viam luminis prolatus est, non de alia doctrina*<sup>28</sup>) — mais en réalité, *vias scire* se trouvait dans la Bible, *Baruch* 3, 31 par exemple.

Ailleurs, dans sa fameuse et unique lettre à saint Bernard, elle tente de donner des renseignements sur la langue parlée par la vision et la façon dont elle les restitue :

« Mais ce n'est pas en allemand qu'elle me donne le savoir que je n'ai pas : je ne sais lire que de façon naïve, sans être capable d'entrer dans l'abstrusion d'un texte »<sup>29</sup>. Comme l'a souligné Monique Goullet, l'expression *litteras... quas nescio* revient à dire qu'elle n'est pas grammairienne, et que l'intellection divine se fait sur le mode spontané et intuitif, sans le truchement d'une langue, quelle qu'elle soit<sup>30</sup>.

Elisabeth était pour sa part ignorante et n'ayant appris des hommes que l'art de psalmodier d'après l'auteur de sa *Vita*<sup>31</sup> qui la présente, selon un autre lieu commun des vies de mystiques, comme *interno spiritus sancti magisterio edocta*, « instruite par l'enseignement intérieur de l'Esprit saint » ; quant au prologue du *Liber visionum*, il ne la caractérise comme *inerudita et latine locutionis nullam vel minimam habens periciam* que pour mieux souligner le miracle que constitue le caractère parfois bilingue de ses visions :

« L'action divine était facile à constater en elle ; souvent ou pour mieux dire ordinairement, les dimanches et les jours de fête, aux heures où les offices augmentent la dévotion des fidèles, elle avait des extases ; puis, quand elle avait un peu repris ses esprits, elle prononçait en latin des paroles le plus souvent tirées de la Sainte Ecriture, paroles qu'on ne lui avait pas apprises et qu'elle ne pouvait tirer d'elle-même ; car elle était à peine instruite et avait à peine une légère teinture du latin. Souvent donc elle répétait à haute voix, sans les avoir préparés à l'avance, des passages de nos saints livres qui se rapportaient aux visions qu'elle avait eues »<sup>32</sup>.

Mechthilde écrit pour sa part en allemand, mais le problème se pose en des termes légèrement différents : de sa part, comme pour d'autres béguines d'origine aisée et cultivées,

<sup>24</sup> Voir par exemple Hildegarde de Bingen, *Scivias*. « Sache les voies » ou *Livre des visions*, trad. P. Monat, Paris, 1996, p. 26-27.

<sup>25</sup> Voir saint Augustin, *Les Confessions*, IV, trad. J. Trabucco, Paris, 1964, p. 84.

<sup>26</sup> Voir *Vita sancti Bernardi*, lib. VII, PL 185, col. 417-418.

<sup>27</sup> Voir P. Dronke, « Problemata hildegardiana », *Mittellateinisches Jahrbuch*, 16, 1981, pp. 97-131, p. 107.

<sup>28</sup> Cf. Hildegardis Bingensis, *Epistolarium*, éd. L. Van Acker, Turnhout, 2 vol., 1991-1993 (CCCM 91 et 91A), Ep. CIIIr, p. 263.

<sup>29</sup> Cf. Hildegardis Bingensis, *Epistolarium*, op. cit., Ep. I, p. 4 : « Sed tamen non docet me litteras in Teutonica lingua, quas nescio, sed tantum scio in simplicitate legere, non in abscisione textus ».

<sup>30</sup> M. Goullet, « *In vera visione vidi, in vero lumine audivi* ; écriture et illumination chez Hildegarde de Bingen », *loc. cit.*, p. 81, n. 14.

<sup>31</sup> *Vita sancte Elisabeth*, PL 195, col. 120.

<sup>32</sup> *Révélation choisies de sainte Elisabeth de Schönau (1129-1165)*, traduites pour la première fois en français par le traducteur des œuvres de Catherine Emmerich, Tournai, H. Casterman, 1864, p. 1-5.



s'exprimer en langue vulgaire reflète un choix, non une impossibilité<sup>33</sup>. Car désormais, non seulement de nombreuses « femmes religieuses » lisaient et s'approprièrent les Écritures, mais encore elles maniaient l'écriture, et s'exprimaient dans leur langue maternelle, privilégiée comme vecteur d'une large diffusion de la thématique mystique parmi les fidèles. Les pratiques de ces femmes rompaient donc avec le rapport traditionnel des laïcs au Livre et attentaient au monopole des clercs en la matière, ce qui ne manqua pas de susciter des inquiétudes. Celles que formula le franciscain Guibert de Tournai, peu avant le concile de Lyon de 1274, sont intéressantes à plus d'un titre :

« Il y a chez nous des femmes que l'on appelle béguines, dont certaines se flattent de leurs subtilités et se réjouissent des nouveautés. Elles ont interprété les mystères de l'Écriture et les ont traduits en français, alors que ceux qui sont vraiment versés dans leur étude ne les pénètrent qu'à peine. Elles les lisent ensemble, sans respect, avec audace, dans des conventicules, dans des cellules obscures, sur des places publiques. J'ai vu, j'ai lu et je possède moi-même une bible française, dont l'exemplaire est disponible chez les stationnaires, pour que l'on écrive des hérésies et des erreurs, des interprétations douteuses et maladroites... »<sup>34</sup>

On reconnaît ici le thème de la nouveauté haïssable, qui faisait si peur à Elisabeth de Schönau ; mais on retrouve aussi une partie des accusations lancées contre les Vaudois à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, notamment dans la bulle *Cum ex iniuncto* d'Innocent III (12 juillet 1199)<sup>35</sup>, accusations qui fourniront la matière principale de la condamnation des béguines lors du concile de Vienne en 1311 dans le décret *De quibusdam mulieribus* : "Certaines femmes, communément appelées Béguines, ne peuvent être considérées comme des religieuses puisqu'elles ne font aucune vœu d'obéissance, ne renoncent pas à leurs biens et ne suivent aucune règle approuvée. [...] Or il nous a été rapporté, dans des mémoires dignes de foi, que quelques-unes d'entre elles, comme poussées par un égarement de l'esprit, disputent et dissertent sur la sainte Trinité et sur l'essence divine, qu'elles répandent au sujet des articles de foi et des sacrements de l'Église des opinions contraires à la foi catholique. Elles trompent en ces matières beaucoup de gens simples et les induisent en diverses erreurs ; elles font elles-mêmes et commettent sous un certain voile de sainteté beaucoup de choses qui mettent les âmes en péril »<sup>36</sup>.

<sup>33</sup> Voir tout récemment à ce sujet W. Simons, « 'Staining the Speech of Things divine : The Uses of Literacy in Medieval Beguine Communities », dans *The Voice of Silence, Women's Literacy in a Men's Church*, éd. Th. De Hemptinne, M. E. Gongora, Turnhout, 2004, p. 85-110.

<sup>34</sup> Guibert de Tournai, *Collectio de scandalis Ecclesie*, cité par M. Lauwers, « L'institution et le genre. À propos de l'accès des femmes au sacré dans l'Occident médiéval », *Clio*, 2, 1995, *Femmes et religions*, p. 279-317, p. 299.

<sup>35</sup> « Notre vénérable frère l'évêque de Metz nous a signalé par une lettre que tant dans le diocèse que dans la ville de Metz, de nombreux laïcs des deux sexes, avides de connaître les Écritures, se sont fait traduire en français les Évangiles, les Épîtres de Paul, le psautier, les *Moralia* sur Job et plusieurs autres livres. De plus, ces hommes et ces femmes ont pris tant d'intérêt à ces traductions (plût au ciel qu'ils aient manifesté autant de prudence !) qu'ils se réunissent secrètement pour les réciter et se prêcher mutuellement. [...] Bien que le désir de comprendre les divines Écritures et de s'y attacher avec ardeur ne doive pas être blâmé mais bien plutôt loué, ces fidèles sont cependant répréhensibles dans la mesure où ils organisent des réunions secrètes, où ils usurpent le ministère de la prédication, où ils se moquent de la simplicité des prêtres et méprisent ceux qui ne partagent pas leurs idées. [...] De plus, les mystères profonds de la foi (*arcana fidei sacramenta*) ne doivent pas être exposés à tous ni partout, car tous ne sont pas capables de les comprendre, mais seulement devant ceux dont l'intelligence est susceptible de les assimiler fidèlement. ...Telle est en effet la profondeur de la divine Écriture que non seulement les hommes simples et incultes mais même les sages et les doctes sont incapables d'arriver à la pleine compréhension ». (texte latin dans *PL* 241, col. 695-698).

<sup>36</sup> Texte latin : *Conciliorum oecumenicorum Decreta*, 3<sup>e</sup> éd., Bologne, 1973, p. 374.

Le choix de la langue vernaculaire se révéla de fait très risqué dans certains cas, et peut-être Marguerite Porète ou Maître Eckhart n'auraient-ils pas été condamnés s'ils n'avaient fait paraître leurs thèses qu'en latin<sup>37</sup>.

Margaretha Ebner, pour sa part, ne semble pas non plus avoir ignoré complètement le latin. Dans les lettres qu'il lui envoie, Henri cite deux ouvrages dans cette langue, et il en ressort que la version latine du livre de Mechthilde se trouvait aussi au couvent de Medingen : « envoie-moi aussi le livre *Lucem divinitatis* » (lettre XLIV<sup>38</sup>) et « procure-moi à nouveau le livre *Summa contra gentiles* si vous l'avez acheté d'une manière juste et honnête » (lettre XLIII)<sup>39</sup>. Relevons aussi le passage suivant, où Margaretha, comme Christine de Markyate deux siècles avant elle<sup>40</sup>, ou d'autres visionnaires des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle telle Agnès de Montepulciano<sup>41</sup>, reçoit dans ses bras le Christ bébé, ce qui l'amène à proférer des mots en latin : « Quand sa mère le donna dans les bras, en esprit, à cette âme, et qu'elle l'embrasse et le serre contre sa poitrine, alors elle dit en latin ces mots qu'elle n'avait jamais entendus auparavant : *Salve paterni cordis medulla dulcissima, languentis anime mee sagina et refectio beatissima, tibi offero cordis et anime mee medullam in eternam laudem et gloriam etc.* »<sup>42</sup>

Et quand il évoque son incapacité à corriger le texte des *Révélations* qu'elle lui a soumis, il a ces mots : « Je n'ose ni ajouter ni ôter quoi que ce soit ni en latin ni en allemand tant que je ne l'aurai pas relu avec toi et tant que je ne le comprendrai pas, de ton cœur et de ta bouche, dans une nouvelle vérité »<sup>43</sup>.

Mais la connaissance du latin par les femmes, clé de l'accès au Livre par excellence, était-elle si exceptionnelle ? Il est tentant ici d'évoquer deux figures, celle, mal connue, de la Cistercienne Hiltgart von Hürnheim qui en 1282, près de Nördlingen, mit en moyen haut allemand le *Secret des secrets* pseudo-aristotélicien, et, à la fin du Moyen Age, le cas d'Elisabeth Kempfin (†1485), nonne puis prieure du couvent dominicain d'Unterlinden à Colmar, passée à la postérité comme spécialiste d'Augustin<sup>44</sup>. La notice biographique la concernant a été jointe à un recueil, en 53 chapitres, des *Vitae* de 42 nonnes d'Unterlinden composé en latin entre la fin du XIII<sup>e</sup> et le début du XIV<sup>e</sup> siècle, et voici ce qu'on y lit : « Sa connaissance des Ecritures était remarquable, comme il apparaît par tant de livres qu'elle traduisit du latin en vulgaire pour la consolation des sœurs qui ne savaient pas le latin. Et ceci avec une maîtrise telle qu'il était impossible à quiconque ayant des lettres d'y trouver quoi que ce soit à redire. Plusieurs monastères de sœurs de Teutonie y trouvèrent réconfort, lumière et joie. Cette bienheureuse sœur choisit saint Augustin comme maître et comme

<sup>37</sup> Rappelons qu'Eckhart fit l'objet d'un procès en hétérodoxie entre 1326 et 1329, sur la base d'une accusation d'hérésie portée par deux dominicains (cf. J. Ancelet Hustache, *Maître Eckhart et la mystique rhénane*, Paris, 1985, p. 123-127).

<sup>38</sup> Cf. Heinrich von Nördlingen e Margaretha Ebner, *Le Lettere*, op. cit., p. 234-235.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 227.

<sup>40</sup> Cf. P. L'Hermite-Leclercq, *Les femmes et l'Eglise dans l'Occident chrétien. Des origines à la fin du Moyen Age*, Turnhout, 1997, p. 390 : Christina est guérie de la tentation de la chair quand le Christ se donne à elle, ramené au stade de bébé. « De ses mains, la vierge le tenait et le serrait contre elle en rendant grâce. Un moment, avec une indicible délectation, elle le pressait sur son sein virginal ; un moment, c'est à l'intérieur de son corps qu'elle le sentait »...

<sup>41</sup> Voir Raimondo da Capua, *Legenda beate Agnetis de Monte Policiano*, éd. S. Nocentini, Florence, 2001, cap. 8, p. 18-20. Ide de Louvain ou Marguerite de Faenza eurent elles aussi des visions du Christ nourrisson ; cf. C. Bynum, *Jeûnes et festins sacrés*, p. 343.

<sup>42</sup> Cf. Heinrich von Nördlingen e Margaretha Ebner, *Le Lettere*, op. cit., Lettre XLIV, p. 232-233.

<sup>43</sup> *Ibidem*, lettre XLI, p. 218-219 : « weder in latein noch in tüchtz bis das ich es mit dir überlesz und es ausz dinem mund und ausz dinem herten in newer warhait verstand ».

<sup>44</sup> P. L'Hermite-Leclercq, *L'Eglise et les femmes dans l'Occident chrétien*, op. cit., p. 385.

docteur. Elle le tenait en grand honneur et l'aimait par dessus-tout. Aussi, en peu de temps, dépassa-t-elle sa maîtresse qui bien souvent fut instruite par son élève », etc.<sup>45</sup>

Certes, Elisabeth Kempfin fait figure d'oiseau rare : le même recueil de *Vitae* d'Unterlinden raconte la vie de Tuda de Colmar, qui était « absolument ignorante des Ecritures, jamais les hommes ne lui ayant appris les lettres, et à qui Dieu en donna la connaissance infuse » (ce qui rappelle bien sûr une Hildegarde, qui se disait « vierge de savoir humain », *humano magisterio indocta*, une Elisabeth présentée comme *interno spiritus sancti magisterio edocta* dans sa *Vita*, ou encore l'Âme pure de *La lumière ruisselante de la Dété* louée par Dieu en ces termes : « Cela me fait grand honneur [...] / Que la bouche dénuée d'instruction / Enseigne par mon Esprit la langue instruite »<sup>46</sup>).

Mais plutôt que de n'en tirer qu'un constat pessimiste sur le fait qu'à la fin du Moyen Age, l'Eglise s'était visiblement résignée à ce que les femmes vouées à Dieu n'apprennent pas le latin<sup>47</sup>, on peut voir ici deux choses positives : d'une part les nombreuses attentes de communautés féminines en matière de lecture et, d'autre part, plus qu'un abaissement du niveau culturel des femmes, une trace du recul du latin, et donc de la valorisation des langues vulgaires.

#### La culture savante en question

Il y eut de toute façon, dans les ordres monastiques traditionnels comme chez les béguines, quelques femmes d'une culture exceptionnelle, telle Héloïse supposée savoir le grec et l'hébreu. La culture des religieuses était avant tout théologique, fondée sur la rumination de la *Sacra pagina* et les enseignements des Pères de l'Eglise, mais rares sont celles qui atteignent à un haut niveau d'exégèse biblique comme Hildegarde, sollicitée par Odon de Soissons à propos des notions de *paternitas* et de *divinitas*, ou par les Cisterciens de Villers-en-Brabant qui lui soumettent une liste de 38 questions relatives à l'interprétation de différents passages de l'Ecriture<sup>48</sup>.

Or, même pour les plus érudites d'entre elles, la documentation permettant d'apprécier leur culture livresque est inégale. Si la biographie de la cistercienne Béatrice de Nazareth (1200-1268), auteur pour sa part des *Sept manières d'amour* en néerlandais, permet de savoir qu'après avoir été éduquée par les béguines de Léau, elle a accompli le cycle complet de l'enseignement des arts libéraux au monastère de Florival, on ignore dans quel milieu a été formée Hadewijch d'Anvers, qui fait preuve d'étonnantes connaissances livresques, en citant par exemple textuellement Richard de Saint-Victor et Guillaume de Saint-Thierry. Il est clair aussi que Mechthilde, quoi qu'elle en dît, eut une solide culture, qu'elle put entre autres acquérir chez elle : elle connaît le latin, le *Minnesang*, mais aussi Augustin, Bernard, Hugues et Richard de Saint-Victor, Hugues de Saint-Cher, le Pseudo-Denys, Joachim de Flore, Guillaume de Saint-Thierry, David d'Augsbourg, Hildegarde<sup>49</sup> et Hadewijch.

<sup>45</sup> Traduit dans P. L'Hermite-Leclercq, *L'Eglise et les femmes dans l'Occident chrétien*, op. cit., p. 385-386. Texte latin dans J. Ancelet-Hustache, « Les *Vitae sororum* d'Unterlinden. Édition critique du manuscrit 508 de la Bibliothèque de Colmar », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, 5 (1930), p. 317-509, p. 504-506.

<sup>46</sup> Cité et traduit par G. Epiney-Burgard, E. Zum Brunn, *Femmes troubadours de Dieu*, op. cit., p. 86.

<sup>47</sup> A propos des monastères en Angleterre aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, Eileen Power avait déjà constaté de son côté que la plupart des documents pour les nonnes devaient être traduits en anglais (E. Power, *Les femmes au Moyen Age*, trad. fr. Paris, 1979, p. 124).

<sup>48</sup> Voir les réponses de Hildegarde dans *Solutiones quaestionum XXXVIII*, PL 197, col. 1040-1054.

<sup>49</sup> Cf. Mechthild von Magdeburg, *Das fließende Licht der Gottheit*, éd. et trad. M. Schmidt, p. 430.

Quoi qu'il en soit, le rôle joué par l'entourage de ces femmes dans leur accès à la culture livresque (confesseur, secrétaire, frères chargés des offices religieux, etc.) n'est pas à sous-estimer : ce sont eux notamment qui assurent ou suscitent la circulation des livres et la correspondance d'Henri et Margaretha est très éclairante à cet égard, sur les échanges, les prêts, la circulation des livres, et aussi sur le coût de la culture. On verra à cet égard la lettre XLIII, qui montre bien que la communauté féminine de Medingen se fit pourvoyeuse de livres pour Henri, instable et exilé.

### *Le rôle des collaborateurs*

Quand Hildegarde, par exemple, finit par s'ouvrir au moine Volmar des visions qu'elle reçoit, il lui conseille de les noter secrètement afin de pouvoir vérifier leur authenticité: *Ista cuidam monacho magistro meo intimavi, qui bone conversationis et diligentis intentionis ac veluti peregrinus a siscitationibus morum multorum hominum erat, unde et eadem miracula libenter audiebat. Qui admirans michi iniunxit, ut ea absconse scriberem, donec videret, que et unde essent*<sup>50</sup>. Or si Hildegarde put soumettre ses notes à Volmar, c'est bien qu'elle était capable de produire seule une transcription de ses visions.

Elisabeth, pour sa part, tenait un *libellus*, dans lequel elle notait les « conversations » qu'elle avait avec les saints du jour ; elle les envoyait à Eckbert tant qu'il était à Bonn, et il les mettait en forme. Certes leur collaboration s'intensifia, en prenant une forme différente, une fois qu'il fut entré à Schönau ; mais le témoignage d'Elisabeth sur son petit livre n'en est pas moins précieux car il nous montre qu'elle savait écrire seule : « je fis signe alors à ma supérieure de m'apporter un petit livre que j'avais caché dans ma couche et qui contenait pour une part ce que Dieu avait fait avec moi »<sup>51</sup>.

Quant à Henri, de son côté, il dit à Margaretha de ne pas cesser d'écrire :

« Je te remercie en Dieu et pour l'amour de toi pour l'écrit que tu m'as envoyé et que tu m'enverras encore aussi longtemps et tant que Dieu te le concèdera, car mon cœur y prend un plaisir et une joie particulière et il les prendra encore. C'est pourquoi je demande avec tous ceux qui loueront toujours plus Dieu pour cela, que tu ne cesses pas d'écrire avant que le Seigneur ne te le concède ». De fait, Margaretha, comme Mechthilde avant elle, écrivait de manière autonome avant d'être « révisée » par un directeur de conscience.

Dans tous les cas, les femmes qui nous intéressent ici sont venues à l'écriture sous l'égide d'une figure masculine, et l'on connaît par ailleurs de nombreux « tandems » spirituels dans le domaine de la mystique (Dorothee de Montau et Jean de Marienwerder, Brigitte de Suède et Peter Olafsson, etc.). Mais ces partenariats ne sont pas pour autant identiques ni également connus : les rapports entre Mechthilde et Henri de Halle ne sont pas aussi bien documentés que ceux de Margaretha et Henri de Nördlingen, par exemple.

Démêler la part du collaborateur dans les révélations de telle ou telle femme peut également s'avérer fort délicat. À un Eckbert prenant la parole de manière quelque peu péremptoire au risque de couvrir la voix de sa sœur — il se comportait en éditeur, intervenant, sélectionnant, orientant et canalisant les visions de sa sœur pour les adapter à des buts de pastorale —, on opposera la marge de manœuvre très limitée que, à l'en croire, Hildegarde laissait à ses secrétaires. Une fois acquise la certitude de leur origine divine, Volmar en avertit

<sup>50</sup> *Vita sancte Hildegardis*, éd. M. Klaes, Turnhout, 1993, II, II, p. 24 (Corpus Christianorum Continuatio Medievals 126).

<sup>51</sup> *Vita sancte Elisabeth*, 4, dans *Beati Aelredi Opera*, PL 195, col. 121.

l'abbé et collabora ensuite avec elle à la rédaction de son œuvre en une sorte de compagnonnage équitable, comme le montre la *Vita Hildegardis*: « Elle eut pour ce faire un seul assistant, qui certes adaptait aux règles de la grammaire, qu'elle ignorait, les cas, les temps et les genres, mais se gardait bien de rien ajouter ou supprimer qui concernât le sens ou la compréhension »<sup>52</sup>. Où l'on notera au passage que l'appel au coup de lime final est un vieux *topos* des prologues médiévaux, qu'elle réactive à cause du genre littéraire qu'elle pratique, et parce qu'elle est une femme : ne le trouve-t-on pas ailleurs à l'identique, par exemple sous la plume du « frère écrivain » ayant recueilli les extases d'Angèle de Foligno<sup>53</sup>?

Mais il faut tenter de distinguer aussi, dans la mesure du possible, la présence masculine ayant pour ainsi dire forcé l'écriture d'une Elisabeth, dans un certain rapport de soumission, d'autres modalités : le confesseur ou directeur spirituel n'est pas forcément un maître ou un modèle imposant, le cas de Hildegarde ou de Margaretha nous montre même le phénomène inverse. Guibert de Gembloux († 1213), dernier secrétaire de Hildegarde, ne la comparera-t-il pas aux plus grands théologiens ? Henri de Nördlingen ne se laisse-t-il pas guider par Margaretha ? N'est-il pas influencé par elle au point d'atteindre des sommets de mystique dans ses lettres ? Voir ainsi ce qu'il lui écrit en 1345 : « Mais à la fin, voilà que je viens, avec mon audace, à donner des leçons à ceux qui devraient m'en donner, et je prie le cœur plein d'amour du Père éternel, dans le digne nom du Fils, de Marie et de tous les élus, pour qu'il vous donne dans votre mission la sagesse de porter l'amour, d'enseigner la parole, de conseiller, de faire des remontrances, et de rendre compte avec sagacité de toute chose qui vous regarde, et d'en répondre »<sup>54</sup>. De fait, quand Margaretha lui soumet ses *Offenbarungen* pour révision<sup>55</sup>, il confesse sa propre incapacité à changer quoi que ce soit à ce qui vient directement de Dieu à travers elle : « dein got redender munt machet mich redenlosz », « ta bouche qui parle de Dieu me rend muet »<sup>56</sup>.

Dans ces « couples » spirituels, la femme a donc pu exercer sur l'homme, à l'instar de Marie d'Oignies sur Jacques de Vitry, une véritable fascination aboutissant à une certaine « soumission » du confident : Henri joua longtemps rôle de *rector*, mais peu à peu Margaretha devint pour lui une enseignante, une *magistra* de prophétie.

Certes, ce sont des femmes qui inaugureront la littérature mystique en langue vernaculaire, et il est vrai aussi que la coutume de la *dictatio*, héritée de l'Antiquité, n'était le fait ni de la féminité ni de la mystique ; mais la part des collaborateurs ou de réécriture des secrétaires dans les œuvres des femmes mystiques du Moyen Age n'en est pas moins très difficile à évaluer.

Disons donc que dans la plupart des cas, la coopération entre homme(s) et de femme(s) paraît avoir été une étape importante dans l'élaboration de l'expression de l'analyse de soi : il est ainsi évident par exemple, que la présence d'Eckbert à Schönau eut un impact direct sur les visions de sa sœur, avec les questions précises par lesquelles il orientait les visions sur des sujets particuliers, mais aussi que sans lui, ces visions n'auraient pas été

<sup>52</sup> Voir *Vita sancte Hildegardis*, éd. M. Klaes, *op. cit.*, p. 20-21.

<sup>53</sup> Cf. *Le livre d'Angèle de Foligno. D'après les textes originaux*, trad. J.-F. Godet, prés. P. Lachance, T. Matura, Grenoble, 1995.

<sup>54</sup> Heinrich von Nördlingen e Margaretha Ebner, *Le Lettere*, *op. cit.*, Lettre XLIII, p. 228-229.

<sup>55</sup> *Ibidem*, lettre XLII, p. 222-233 : « Ich mocht noch nie vor meinem siechtagen, der mich wider an sties, dein hailig geschrift uberleszen » (« je n'ai pu encore relire ton saint écrit à cause de la maladie qui m'a frappé de nouveau »).

<sup>56</sup> *Ibid.*, lettre XLI, p. 218-219.

couchées par écrit, ou auraient revêtu une autre apparence. En témoigne la manière dont elle dit rendre ses oracles à propos des reliques de Cologne<sup>57</sup>, et notons que Margaretha fut sollicitée d'une manière analogue à propos, précisément, des reliques supposées des Onze mille vierges<sup>58</sup>.

Mieux vaut donc ne pas chercher dans les révélations de nos femmes un message à sens unique, mais des documents attestant une communication à double sens, ou, mieux, prouvant qu'entre XII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle, il y a évolution du rapport des femmes au Livre et à la culture livresque, liées à celle des relations entre femmes spirituelles et monde masculin. Les hommes qui les entourent ont eux-mêmes changé : les ordres traditionnels s'étant en quelque sorte débarrassés des femmes, ce sont surtout des dominicains, désormais, qui ont la responsabilité des communautés féminines. En Allemagne en particulier, les frères Prêcheurs avaient fondé des monastères de femmes pour répondre au « problème féminin », et ces spécialistes de la pastorale ont relayé souvent avantageusement le clergé séculier.

### Une impossible autorité féminine ?

Est-ce à dire pour autant que, depuis l'époque de Hildegarde, les femmes se seraient vu reconnaître une certaine autorité en matière de religion fondée sur leur expérience de visionnaire ?

Des réactions hostiles sont attestées d'un bout à l'autre de la période ici considérée, avérées ou supposées dans le cas d'Elisabeth, qui apparaît comme timorée, indécise, manquant absolument de confiance en elle. « Je sais certes que ceux qui s'opposent à la grâce de Dieu en moi saisiront là une occasion de me fustiger de leurs langues », dit-elle dans le prologue de ses révélations sur les Onze mille vierges<sup>59</sup>, et le *Liber visionum* rend le même son de cloche : « D'autres se diront à eux-mêmes : “ Si elle était vraiment la servante du Seigneur, elle se tairait au lieu de laisser ainsi glorifier son nom sur la terre “, parce qu'ils ignorent les voix intérieures, qui me font une loi de parler. D'autres encore, dans tout ce qu'ils entendront dire de moi, ne verront que les rêves d'une imagination de femme et me croiront trompée par les illusions du démon. C'est ainsi, mon très cher frère, que je vais être exposée à tous les jugements, à toutes les censures »<sup>60</sup>. Ou encore, comme elle l'écrit aussi à Hildegarde, elle craint de passer pour une *auctrix novitatum*<sup>61</sup> — expression fort intéressante, qui s'oppose avant tout aux *auctores*, éminemment masculins.

<sup>57</sup> Cf. *Liber visionum*, Prologue d'Egbert, dans *Révélation choisies de sainte Elisabeth de Schönau (1129-1165)*, op. cit., p. XIV-XV : « On a cru devoir réunir en ce livre, pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification des fidèles, la plus grande partie de ses visions d'après les communications qu'elle en a faites à l'un de ses frères, qui était prêtre et pour lequel elle avait une affection particulière. D'ordinaire elle répondait à peine aux questions qu'on lui faisait parce qu'elle était timorée et humble d'esprit ; mais les liens du sang et surtout un ordre exprès de l'abbé l'obligèrent à céder et à s'ouvrir devant son frère ». Voir à ce sujet L. Moulinier, "Elisabeth, Ursule et les Onze mille vierges : un cas d'invention de reliques à Cologne au XII<sup>e</sup> siècle", *Médiévales*, 22-23, printemps 1992, p. 173-186.

<sup>58</sup> Voir notamment la lettre XLIV dans Heinrich von Nördlingen e Margaretha Ebner, *Le lettere*, op. cit., p. 234-235 (pour la mention des reliques des Onze mille vierges); et lettre L, p. 258-259 : « ich hab gar ain liebs heiligtum und ist groszer fürsten gewesen und ist nit briefs dar bei. Nu beger ich mit allemen meinen herten, das du got welist biten, das er etwan offenbar, was es sei in der warhait » (« j'ai une très chère relique qui a appartenu à de grands comtes mais il n'y a aucun document à ce sujet. Je désire donc de tout cœur que tu veuilles prier Dieu de révéler ce qu'est vraiment cette relique »).

<sup>59</sup> Cf. F. W. E. Roth, *Die Visionen und Briefe der heiligen Elisabeth von Schönau*, Brunn, 1884, pp. 123-124.

<sup>60</sup> *Révélation choisies de sainte Elisabeth de Schönau (1129-1165)*, traduites pour la première fois en français par le traducteur des œuvres de Catherine Emmerich, Tournai, 1864, p. 1-5.

<sup>61</sup> « Ep. XLV Elisabethae magistrae in Schonaugia », dans *S. Hildegardis abbatissae epistolarum liber*, PL 197 (*Sanctae Hildegardis abbatissae opera omnia*), col. 145-382, col. 215B : « ut arrogantiam evitarem et ne auctrix novitatum viderer ».

Mais des témoins moins impressionnables attestent eux aussi l'existence de détracteurs acharnés de ces femmes, ainsi Jacques de Vitry écrivant dans sa *Vie de Marie d'Oignies*: « Cela étant, tu as vu également, avec un étonnement horrifié, des individus d'une immoralité et d'une impiété foncières, décrier perfidement l'engagement religieux de toutes ces femmes, et aboyer, avec une fureur canine, contre un mode de vie si opposé au leur »<sup>62</sup>.

Mechthilde de Magdebourg elle-même se montre consciente des périls auxquels elle s'expose : "On m'a avertie au sujet de ce livre/ Et voici ce qu'on m'a fait savoir:/ Que si je ne le faisais pas enterrer/ Il deviendrait la proie du feu"<sup>63</sup>. Conscience d'avoir écrit un brûlot, un livre incendiaire ? La rime entre femme et flamme n'est pas loin, telle que la forgera au XVI<sup>e</sup> siècle Marguerite de Navarre, dans ses *Prisons*, pour évoquer le livre de la béguine Marguerite Porète, qui finit à Paris sur le bûcher le 1<sup>er</sup> juin 1310, après avoir été déclarée hérétique et relapse : « mais entre tous, j'en vis un d'une femme/ Depuis cent ans écrit, rempli de flammes/ De charité, si très ardemment/ Que rien qu'amour était son argument,/ Commencement et fin de son parler »<sup>64</sup>.

Il faut préciser ici que le *Miroir des simples âmes anéanties* de Marguerite lui attira des poursuites non pas tant à cause de ses idées hétérodoxes (le livre avait été approuvé par trois théologiens, et non des moindres<sup>65</sup>), qu'à cause du péril que représentait un discours sur Dieu tenu à la fois par une femme et en langue vulgaire. Et Marguerite elle-même, avec des accents très proches d'une autre grande figure de la mystique béguinale, Hadewijch d'Anvers<sup>66</sup>, pressentait en ces termes le danger qu'elle encourait avec son *Miroir*: « Ami, que vont dire béguines et gens de religion/ En entendant l'excellence de votre divine chanson ?/ Les béguines disent que je m'égare/ Ainsi font les prêtres, les clercs et les Prêcheurs/ Les Augustins, les Carmes et les Frères mineurs,/ A cause de ce que j'écris sur l'être de la Fine Amour./ Ce qu'ils me disent là ne sauve pas leur Raison :/ Certes Désir, Vouloir et crainte leur ôtent la connaissance/ Et la richesse et l'union que donne la haute lumière/ Ardente de l'Amour divine »<sup>67</sup>.

La base sur laquelle pouvaient s'appuyer les hommes d'Eglise se dérobaient aux femmes, ces dernières ne pouvaient revendiquer un tant soit peu d'audience, sinon d'autorité spirituelle qu'au nom de leur expérience de mystique et/ou de visionnaire ; or non seulement les hommes mystiques de l'époque prétendaient à de tout autres fondements pour leur propre autorité, mais encore ils se montraient fort négatifs vis-à-vis de telles expériences : Jan van Ruysbroek a des mots très durs à ce sujet<sup>68</sup>, Tauler lui-même expliquera que, même si Dieu apparaît parfois aux femmes pieuses dans les visions, ce n'est pas la façon normale de trouver

<sup>62</sup> Jacques de Vitry, *Vie de Marie d'Oignies*, trad. J. Miniac, Arles, 1997, p. 23-24

<sup>63</sup> Cité et traduit dans G. Epiney-Burgard, E. Zum Brunn, *Femmes troubadours de Dieu*, Turnhout, 1988, p. 84. Texte allemand dans Mechthild von Magdeburg, *Ich tanze, wenn du mich führst* ». *Ein Höhepunkt deutscher Mystik*, éd. et trad. M. Schmidt, *op. cit.*, p.53 : « Ich wurde von diesem Buche gewarnt/ Und von den Menschen also belehrt:/ Wenn ich est nicht begraben wolle./ Dann wird es in Flammen aufgehen ! ».

<sup>64</sup> Cité dans G. Epiney-Burgard, E. Zum Brunn, *Femmes troubadours de Dieu*, *op. cit.*, p. 180.

<sup>65</sup> Le *Miroir* avait été approuvé dans un premier temps par le théologien Godefroi de Fontaines et deux autres religieux, un frère mineur et un moine cistercien ; voir l'*Approbatio* des trois clercs, dans *Femmes troubadours de Dieu*, *op. cit.*, p. 199-200.

<sup>66</sup> "Les étrangers cruels/ m'affligent sans mesure/ en ce pesant exil par leurs maximes décevantes :/ ils n'ont de moi nulle pitié/ et m'ont fait peur maintes fois/ ils me condamnent en leur aveuglement et jamais ne pourront/ comprendre l'amour dont le désir me tient captive" (Hadewijch, *Strofische Gedichten*, cité dans *Femmes troubadours de Dieu*, *op. cit.*, p. 143 n. 13).

<sup>67</sup> Marguerite Porète, *Le miroir des simples âmes anéanties*, trad. Cl. Louis-Combet, Grenoble, 1991, p. 234. Sur Marguerite Porète, outre l'ouvrage de Luisa Muraro cité en note 1, on pourra consulter M. Bertho, *Le miroir des âmes simples et anéanties de Marguerite Porète. Une vie blessée d'amour*, Paris, 1993.

<sup>68</sup> Voir G. Jantzen, « Eckhart et les femmes », dans E. Zum Brunn dir., *Voici Maître Eckhart*, Grenoble, 1994, p. 407-423, p. 418.

Dieu<sup>69</sup>, et même Eckhart assènera que « qui cherche Dieu par un moyen bien spécifique trouve le moyen et manque Dieu »<sup>70</sup>. Mais avant tout, ce qui dérangeait les ecclésiastiques, c'était le *Zwischenstand*, le statut intermédiaire entre clercs et laïcs, et donc inclassable de certaines de ces femmes.

Certains, toutefois, avaient reconnu cette spécificité féminine, tel le franciscain Lamprecht de Ratisbonne, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, s'étonnant de cet "art" qui avait pris naissance chez les femmes « en Brabant et en Bavière », de cette parole nouvelle des moniales et des béguines dont la validité ne lui semblait pas contestable<sup>71</sup>, ou, un peu plus tard, Rudolfus de Liebegg (ca.1275-1332): *Gaudentes propriis begine sunt mulieres, que nec obedire spondent nec religiose sunt [...] et de divinis subtilia sepe locuntur*<sup>72</sup>.

Quoi qu'il en soit, Hildegarde semble avoir été la première visionnaire à faire autorité de son vivant même, si l'on en croit par exemple la démarche d'un Jean de Salisbury, demandant dès 1166 à Gérard Pucelle de lui envoyer les visions de la prophétesse<sup>73</sup>. Et Elisabeth de Schönau, de son côté, aurait reçu l'injonction de ne pas écrire avant d'avoir vu Hildegarde, qui apparaît aussi comme le modèle pour le titre même d'une de ses œuvres. Le titre de *Scivias* (une œuvre écrite entre 1141 et 1151) était en effet si étroitement lié à Hildegarde qu'Elisabeth et Eckbert ne se cachèrent pas de l'avoir imité, citant Hildegarde en exemple dès le prologue de ce *Liber viarum Dei*, où l'ange du Seigneur s'adresse à Elisabeth en ces termes en lui montrant un tas de livres : "Vois-tu ces livres ? Ils doivent tous être composés avant le jour du jugement dernier". Puis, brandissant l'un d'entre eux, il ajoute : "Voici le Livre des voies de Dieu, qui sera révélé à travers toi quand tu auras vu et entendu sœur Hildegarde."<sup>74</sup>

Paroles aussi angéliques qu'impérieuses, consacrant Hildegarde de son vivant comme une autorité, et qui ne pouvaient manquer de frapper les esprits; ainsi sont-elles fidèlement rapportées par la *Chronique* du cistercien Aubri de Trois-Fontaines (actuellement en Moselle), qui relate qu'en 1155 Elisabeth de Schönau commença d'écrire le *Livre des voies de Dieu* et souligne, en replaçant ces mots dans la bouche de la jeune émule de Hildegarde, que l'injonction divine fut aussitôt obéie: "A peine étais-je revenue de chez elle que je m'exécutai"<sup>75</sup>.

L'autorité de Hildegarde fut durable, et Henri de Nördlingen, par exemple, cite cette dernière à l'attention de Margaretha: « Ma chère mère Margrete, je vous prie de nous donner votre sûr conseil, tel que vous le recevez de Dieu par votre fidèle prière, surtout en ce qui concerne la peur des malheurs, et en particulier de ceux des amis de notre Seigneur qui

<sup>69</sup> C. Bynum, *Jeûnes et festins sacrés*, p. 330. Sur Tauler, voir par exemple J. F. Hamburger, « The 'Various Writings of Humanity' : Johannes Tauler on Hildegard of Bingen's Scivias », dans *The Voice of Silence, Women's Literacy in a Men's Church*, éd. Th. De Hemptinne, M. E. Gongora, Turnhout, 2004, p. 167-191.

<sup>70</sup> Cité par G. Jantzen, « Eckhart et les femmes », *loc. cit.*, p. 419.

<sup>71</sup> « Voici que de nos jours,/ en Brabant et en Bavière,/ l'art a pris naissance chez les femmes./ Seigneur Dieu, qu'est-ce que cet art/ Grâce auquel une vieille femme/ Comprend mieux qu'un homme d'esprit ? » (Lamprecht von Regensburg, *Tochter von Syon*, Paderborn, 1880, v. 2838 et sv, trad. dans *Femmes troubadours de Dieu*, *op. cit.*, p. 5).

<sup>72</sup> Rudolfi de Liebegg *Pastorale novellum*, 5,22, éd. A.P. Orbán, Turnhout, 1982.

<sup>73</sup> Jean de Salisbury, *Letters*, vol. 2, lettre 185, *op. cit.*, p. 224 : « si non aliud occurrit quod nostratibus desit, saltem visiones et oracula beatae illius et celeberrimae Hildegardis apud uos sunt ; quae michi ex eo commendata est et uenerabilis, quod eam dominus Eugenius speciali caritatis affectu familiaris amplectabatur ».

<sup>74</sup> « Vides libros istos? Omnes adhuc ante diem iudicii dictandi sunt. [...] Hic est liber viarum Dei qui per te revelandus est quando visitaveris sororem Hildegardis et audieris eam » (*Liber trium virorum et trium spiritualium virginum*, Paris, 1513, p. 130).

<sup>75</sup> *Chronica Albrici monachi trium fontium a monacho novi monasterii Hoiensis interpolata*, éd. P. Scheffer, *MGH, Scriptores*, XXIII, éd. G.H. Pertz, Hanovre, 1874, p. 843.



arriveront, selon une prophétie spirituelle, dans trois ans, et selon une autre, dans dix ans, et qui seront difficiles, comme je vous l'ai écrit aussi au sujet des fameuses prophéties de sainte Hildegarde, etc. »<sup>76</sup>. Mais c'est surtout Mechthilde de Magdebourg qu'il donne pour modèle à sa chère pupille, recommandant le livre de la béguine en ces termes :

« Je vous envoie un livre qui a pour titre *Das liecht der gothait*. C'est la vivante lumière de l'ardent amour du Christ qui m'y pousse, car c'est pour moi le plus beau texte en allemand et le fruit de l'amour le plus profondément émouvant que j'aie jamais lu en langue allemande »<sup>77</sup>. Et Heinrich cite de fait abondamment *La lumière ruisselante de la déité* dans ce qu'il envoie à Margaretha, par exemple dans les lettres XLVI<sup>78</sup> et XLVIII<sup>79</sup>.

Les recommandations dont il entoure la lecture de l'ouvrage méritent également d'être mentionnées : « Lisez-le avec désir et avec un cœur profondément absorbé, et avant de commencer à le lire, je désire, et je vous en prie avec l'Esprit saint que vous lui récitiez 7 *Veni Sancte spiritus* en vous agenouillant 7 fois devant l'autel, et que vous récitiez aussi 7 *Pater noster* et *Ave Maria* à notre Seigneur et à sa vierge mère Marie en vous agenouillant encore 7 fois, et dites encore 7 *Pater noster* et *Ave Maria* en vous agenouillant 7 fois pour la céleste vierge reine des orgues, à travers laquelle Dieu nous a révélé ce chant céleste, et pour tous les saints avec elle. Et n'ouvrez pas ce livre scellé avant d'avoir dit toutes ces prières, et avant de posséder avec sincérité la grâce pour le faire, et, ensuite, commencez à le lire normalement, et pas trop à chaque fois, et les mots que vous ne comprenez pas, notez-les et écrivez-les moi, afin que je vous les traduise, car il nous a été envoyé en prêt dans un dialecte étranger, au point qu'il a fallu deux ans de travail intense pour pouvoir le traduire au mieux dans notre allemand. Lisez-le trois fois, le texte dit « 9 fois »<sup>80</sup>. J'ai confiance que cela sera beaucoup plus important pour la grâce de vos âmes. Je veux l'envoyer en prêt à Engeltal également. »

Ces lignes s'avèrent entre autres riches d'informations sur la question des modèles proposés à la dévotion des mystiques, mais aussi sur leur diffusion grâce aux traductions, et sur l'existence de modèles communs à différentes communautés féminines grâce au prêt d'ouvrages : il faut ici souligner avec force que, dans une autre lettre<sup>81</sup>, Heinrich cite une certaine « Margaretha zum goldnen Ring », fondamentale pour la question qui nous occupe. Cette béguine bâloise était en effet entrée dans le cercle des Amis de Dieu dont faisait partie son confesseur, Henri de Rumersheim, et était en relation avec le couvent dominicain de Bâle, à qui elle légua ses biens en 1376 et où elle voulut être enterrée. Mais surtout, elle fit à un couvent de sœurs de la vallée d'Einsiedeln un legs consistant en un recueil de textes mystiques et d'une version alémanique de la *Lumière ruisselante de la déité*<sup>82</sup>.

En proposant l'ouvrage de Mechthilde pour modèle à sa pupille spirituelle, et surtout en n'hésitant pas à comparer, bien que sans la nommer, Mechthilde à la Vierge elle-même, par l'expression *junckfroulicher himelscher orgelkunigin*, « céleste vierge reine des orgues », Henri est ainsi en quelque sorte le relais, le passeur, dans une transmission de femme à

<sup>76</sup> Heinrich von Nördlingen e Margaretha Ebner, *Le lettere*, op. cit., Lettre LIII, p. 272-273 (avec en arrière-plan une épidémie de peste en 1349 qui aurait fait 16000 victimes dans la seule ville de Strasbourg). Hildegarde n'a en réalité jamais émis de prophétie de ce genre. Voir notamment M. Embach, *Die Schriften Hildegards von Bingen. Studien zur Überlieferung und Rezeption im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit*, Berlin, 2003, p. 424.

<sup>77</sup> Heinrich von Nördlingen e Margaretha Ebner, *Le lettere*, op. cit., Lettre XLIII, p. 230-231.

<sup>78</sup> *Ibidem*, p. 242-243.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 250-253.

<sup>80</sup> Cf. Mechthild von Magdeburg, « *Ich tanze, wenn du mich führst* », *Ein Höhepunkt deutscher Mystik*, ausgewählt, übersetzt und eingeleitet von M. Schmidt, Freiburg im Brisgau, 1988, p. 53 : « Alle, die dieses Buch verstehen wollen, müssen es neunmal lesen ».

<sup>81</sup> Heinrich von Nördlingen e Margaretha Ebner, *Le lettere*, op. cit., lettre XL, p. 216-217.

<sup>82</sup> *Ibidem*, p. 396 n. 19.

femmes ; il entérine donc le succès des efforts déployés par les femmes mystiques depuis un ou deux siècles pour s'approcher du Livre suprême, voire se fondre en lui. De Hildegarde aux mystiques du début du XIV<sup>e</sup> siècle, et même du XV<sup>e</sup><sup>83</sup>, en effet, on ne peut être que frappé par l'importance du thème du livre sous leur plume, qui est tout sauf une métaphore.

Hildegarde, à la fin de son *Livre des Oeuvres divines*, où se mêlent auto dénigrement et exaltation de la grandeur de sa mission, semble poser un premier jalon de cette quête du Livre et de sa transmutation en livre intérieur : « C'est que le livre de la vie, écriture du Verbe de Dieu, par qui est apparue toute la création, qui a prédit en lui pour ainsi dire et selon la volonté du Père éternel la vie de tous, n'est pas le fruit de la doctrine quelconque d'une science humaine, mais selon son désir et de miraculeuse manière, le fruit de cette figure de femme, naïve et sans instruction. Qu'aucun homme ne soit donc assez téméraire pour faire quelque ajout aux termes de cet écrit, ou pour en supprimer quelque passage, s'il ne veut pas être éliminé du livre de vie et de toute la béatitude terrestre. À une seule exception près : quand il s'agira de corriger des lettres ou des phrases proférées avec trop de naïveté sous l'inspiration de l'Esprit saint ».<sup>84</sup>

Mechthilde, pour sa part, pose avec intrépidité une sorte d'équation entre son livre, avec lequel elle fait corps, et l'image de la divinité elle-même :

« Ce livre est tripartite  
et me désigne moi seul.  
Le parchemin qui l'enveloppe  
Est l'image de mon Humanité pure, blanche, juste,  
Qui pour l'amour de toi souffrit la mort.  
Les paroles signifient ma merveilleuse Déité ;  
Elles s'écoulent heure par heure  
De ma bouche divine en ton âme. »<sup>85</sup>

Une allégorie traduisant la même intériorisation du Livre se trouve également chez Marguerite d'Oingt (†1310)<sup>86</sup>, et l'on ne peut pas ici ne pas faire entendre à nouveau la sublime voix de Marguerite Porète : « Je le dis à ceux pour qui Amour a fait faire ce livre, et à ceux pour qui je l'ai écrit. [...] Et c'est là une œuvre de Dieu, car Dieu fait son œuvre en moi :

<sup>83</sup> Voir par exemple, dans les années 1430, cette vision de Margerie Kempe : « Aussitôt apparut distinctement à ses yeux un ange tout vêtu de blanc qui, sous la figure d'un petit enfant, portait devant lui un livre énorme. Elle dit alors à l'enfant [...] : « Ah ! C'est le Livre de vie ! » Et dans le Livre, elle voyait la Trinité tout en or. Alors elle demanda à l'enfant : « Où est mon nom ? » Il lui répondit : « Voici ton nom, écrit au pied de la Trinité ». (*Le livre de Margerie Kempe. Une aventurière de la foi au Moyen Age*, trad. L. Magdinier, Paris, 1989, chap. LXXXV, p. 297).

<sup>84</sup> Hildegarde de Bingen, *Le livre des œuvres divines*, prés. et trad. B. Gorceix, Paris, 1982, p. 216-217.

<sup>85</sup> Cité et traduit dans *Femmes troubadours de Dieu*, op. cit., p. 84-85. Texte allemand dans Mechthild von Magdeburg, « *Ich tanze, wenn du mich führst* », op. cit., p. 53-54 : « Denn du hast mich dazu angetrieben/ Und befehlest mir selbst, es zu schreiben./ Da offenbarte sich Gott meiner traurigen Seele im Flug./ Indem er das Buch in seiner Rechten trug/ Und sprach : Wer mir das Buch aus der Hand nehmen will./ Muß stärker sein als ich./ Dieses Buch ist dreifaltig/ Und bezeichnet alleine mich./ Das Pergament, das es rings umhüllt./ Ist Bild meiner reiner, weißen, gerechten/ Menschheit./ Die Worte bedeuten meine wunderbare Gottheit./ Sie fließen von Stunde zu Stunde/ Ind eine Seele aus meinem göttlichen Munde./ Der Klang der Worte offenbart meinen lebendigen Geist/ Und erschließt mit ihm die richtige Wahrheit./ Nun höre aus all diesen Worten./ Wir ruhmvoll sie mein Geheimnis verkünden./ Du sollst keinen Zweifel an dir finden ».

<sup>86</sup> Marguerite décrit une faveur faite récemment par le Seigneur à une personne, laquelle se dédie à l'étude du livre qui est en réalité écrit à l'intérieur d'elle-même, comme si le Christ était présent et tenait en mains un livre. Le livre s'ouvre, et à l'intérieur, ce n'est pas une lettre qui apparaît mais un lieu merveilleux : « ce livre était à l'intérieur comme un beau miroir, et il n'y avait que deux pages. De ce que j'ai vu dans le livre, je ne dirai que peu de choses, car je ne possède ni l'intelligence pour pouvoir le concevoir, ni la bouche qui sache le raconter » (*Les œuvres de Marguerite d'Oingt*, p. 91, cité par D. Régnier-Bohler, "Voix littéraires, voix mystiques", dans G. Duby, M. Perrot, dir., *Histoire des femmes*, t. 2 : *Le Moyen Age*, dir. Chr. Klapisch-Zuber, Paris, 1991, pp. 483-500).

je ne lui dois point d'œuvre, puisque lui-même opère en moi, et si j'y mettais du mien, je déferais son œuvre».<sup>87</sup>

Tout se passe comme si ces mystiques si longtemps tenues à distance du Livre en tant que femmes n'avaient pas trouvé de plus sûr moyen de s'en approcher qu'en se fondant en lui, en devenant livre elles-mêmes.

Il y a donc incontestablement une distribution sexuée des textes spirituels au Moyen Age, et le fait semble avoir frappé certains contemporains : citons à nouveau Lamprecht de Ratisbonne suggérant que la quête de Dieu des femmes était spécifique, autre que celle dont un homme aurait été capable.

« Il me semble que c'est ainsi  
 Qu'une femme devient bonne envers Dieu :  
 Dans la simplicité de sa compréhension,  
 Son cœur doux, son esprit plus faible,  
 Sont plus vite allumés au-dedans d'elle,  
 De telle sorte qu'en son désir elle comprend mieux  
 La sagesse qui émane du ciel  
 Que ne le fait un homme dur  
 Qui est gauche en cela »<sup>88</sup>.

Sur un mode certes plus dépréciatif, Tauler dira peu ou prou la même chose :

« On voit peu de ces âmes énergiques qui se donnent tout à Dieu ; on n'en trouve plus guère que parmi les femmes. Tous les hommes sont pleins d'eux-mêmes »<sup>89</sup>.

À un siècle de distance, ces deux hommes attestent donc une même prise de conscience que les femmes peuvent avoir des prédispositions liées à leur nature, à leur faiblesse même. La constitution de la femme — mollesse, affectivité plus forte, intelligence moindre — peut devenir un avantage : sous la main de Dieu, la femme serait plus malléable, plus réceptive, et cette hypothèse concernant certaines femmes va faire son chemin pour s'épanouir au XVII<sup>e</sup> siècle. La "sexuation" de la quête de Dieu ne semble donc pas une vaine hypothèse.

Une audience conquise malgré tout

La force de ces moniales et béguines vient de la parfaite intégration de leur doctrine à leur expérience spirituelle. En cela, elles s'opposent aux docteurs scolastiques, comme le montrent, dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, dans les années 1175 pour être plus précis, les déclarations de Robert, abbé de Val-le-Roi, après avoir lu la réponse de Hildegarde à Guibert qui l'avait interrogée sur ses visions :

« Les subtils maîtres français sont incapables de telles réalisations... Cœur sec et joues gonflées, ils se perdent en grands cris, en analyses et en disputes... Mais cette femme divine n'accentue que l'essentiel, l'honneur de la Trinité. Elle puise à sa plénitude intérieure et la

<sup>87</sup> Marguerite Porète, *Le Miroir des simples âmes anéanties*, op. cit., chap. 84, p. 173.

<sup>88</sup> Lamprecht von Regensburg, *Tochter von Syon*, Paderborn, 1880, v. 2838 ss, cité et traduit dans G. Epiney-Burgard, E. Zum Brunn, *Femmes troubadours de Dieu*, op. cit., p. 6.

<sup>89</sup> Cité par P. L'Hermite-Leclercq, *L'Eglise et les femmes dans l'Occident chrétien*, op. cit., p. 345.

déverse, afin d'étancher la soif des assoiffés »<sup>90</sup>. Ce que dit à sa façon au XIV<sup>e</sup> siècle Jan de Leeuwen, le cuisinier disciple de Ruysbroec, à propos des écrits de la mystique d'expression néerlandaise Hadewijch : « beaucoup de gens ne peuvent comprendre cet enseignement, parce qu'ils ont l'œil intérieur obnubilé, celui-ci n'ayant pas été ouvert chez eux par l'amour silencieux et nu, fruitif et adhérent de Dieu »<sup>91</sup>.

Dans cette lutte entre le cœur et la raison, les mystiques apparaissent les championnes de l'amour divin, et ne mâchent parfois pas leurs mots à l'égard de l'aride raison raisonnante, telle Mechthilde plaçant ces paroles dans la bouche de Dieu : « On rencontre maint sage maître ès Ecritures/ Qui à mes yeux n'est pourtant qu'un sot »<sup>92</sup>. Les œuvres de ces femmes sont donc le simple fruit de cet amour au-dessus de tout, comme le dit encore comme Marguerite Porète, avec une audace qu'elle paiera cher :

« Je le dis à ceux pour qui Amour a fait faire ce livre, et à ceux pour qui je l'ai écrit. Mais vous qui n'en êtes pas, ni n'en fûtes, ni n'en serez, vous perdriez votre peine à vouloir le comprendre... Et c'est là une œuvre de Dieu, car Dieu fait son œuvre en moi, etc. [...] Et c'est ainsi que les disciples de raison voudraient, si je les en croyais, me ramener en cette pauvreté de leur conseil. Mais ils perdent leur peine, car c'est là chose impossible : cependant, je les en excuse pour leur bonne intention ».<sup>93</sup>

À propos de cette opposition entre femmes et docteurs, on citera aussi, sans avoir le temps de développer, l'apocryphe *Also sprach Schwester Katrei* longtemps attribué à Eckhart, et se présentant comme un dialogue entre une sœur parvenue au sommet de l'union et son confesseur, sans doute un dominicain, qu'elle élit comme confident exclusif de ses expériences mystiques mais qui n'arrive pas à la satisfaire comme guide. Ce dernier finira par comprendre qu'elle est « devenue Dieu », et cherchera à la suivre là où il prétendait la diriger<sup>94</sup>, ce qui ne peut manquer d'évoquer un autre bref récit attribué à Maître Eckhart, intitulé *Eckharts Tochter*, et surtout le renversement des rôles qui interviendra dans le « couple » formé par Henri et Margaretha.

Hadewijch d'Anvers est appelée « vraie maîtresse » (de spiritualité) par Jean de Leeuwen, Marguerite Porète est désignée comme "béguine clergesse" dans certains manuscrits du *Miroir des Simples âmes anéanties*, et Gerson lui-même, chancelier de l'université de Paris entre 1395 et 1425, reconnaîtra au livre de « Marie de Valenciennes » une « incroyable subtilité ». En outre, de grands noms masculins de la mystique allemande semblent devoir beaucoup, quoi qu'ils en aient, à cette mystique féminine rhéno-flamande. Il est ainsi désormais avéré que Tauler, Henri Suso (v. 1295-1366) et surtout Maître Eckhart ont puisé à l'occasion chez ces mystiques des notions et un langage : Eckhart, on le sait, est emblématique d'une mystique dominicaine allemande qui, davantage que la franciscaine, a tenté de théoriser l'expérience mystique (d'où son nom de « mystique spéculative ») pour

<sup>90</sup> *Epistola XVIII*, dans Guibertus Gemblacensis, *Epistolae*, éd. A. Derolez, Turnhout, 1988-1989, 2 vol. (CCCM 66 et 66A), p. 229 : « nec opinor, inquit, vim et altitudinem quorundam verborum, in hac epistola positorum, summos huius temporis Francia magistros, quantovis polleant acumine ingenii, ex integro posse consequi, nisi eo spiritu quo dicta sunt revelante. [...] Hec autem beata, disciplinari assidue, ut audio, infirmitatis verbere purgata et in sui custodiam cohibita, mitis et humilis corde unum illud, quod solumest necessarium, id est beate gloriam Trinitatis, in simplicitate purissime mentis contemplans, de plenitudine illa intus haurit, quod ad sitiendum relevandam sitim foras fundit ».

<sup>91</sup> Hadewijch, *Lettres spirituelles*, dans Hadewijch, *Lettres spirituelles*, Béatrice de Nazareth, *Sept degrés d'amour*, trad. Fr. J.-B. M. P., Genève, 1972, p. 8.

<sup>92</sup> Cité et traduit dans G. Epiney-Burgard, E. Zum Brunn, *Femmes troubadours de Dieu*, op. cit., p. 85.

<sup>93</sup> Marguerite Porète, *Le Miroir des simples âmes anéanties*, op. cit., chap. 84, p. 173.

<sup>94</sup> *Telle était Sœur Katrei*, dans *Maître Eckhart. Traités et Sermons*, par A. Mayrisch Saint-Hubert, Paris, 1954, p. 23-73. Voir à ce sujet D. Bremer, « 'Voi cercate, noi troviamo'. Mistiche e carismatiche nel tardo Medioevo centroeuropeo », loc. cit., p. 74-75.

éclaircir la nature du lien entre l'âme et l'essence divine. Or il a été démontré qu'Eckhart a sans doute emprunté à Hildegarde la notion de *viriditas*, à Mechthilde le concept de nudité spirituelle, à Hadewijch, l'expression « sans pourquoi », qui sera reprise par Marguerite, ou encore le thème de la non-volonté (nescience et non-vouloir anéantissent en l'âme son néant créaturel pour lui permettre de retrouver son véritable Soi, celui de Dieu en sa béatitude essentielle)<sup>95</sup>.

En guise de conclusion, rappelons tout d'abord les différences existant entre nos championnes quant à leur condition : il y a un monde entre les femmes vivant dans le siècle, comme les béguines, et les femmes retranchées dans les couvents. Pour ces dernières, la notion de famille spirituelle, de communauté, de groupe, revêtait une importance particulière, dont les *Nonnenviten* sont entre autres le signe : des mystiques étaient souvent regroupées, et à la fin du Moyen Age, on vénérât plus des communautés, comme à Engeltal, que des individus.

Cette différence primordiale se reflète bien sûr aussi dans la manière dont ces femmes ont ressenti l'opposition entre féminin et masculin, et admis le stéréotype négatif de la femme tel qu'il parcourt la tradition misogyne du clergé : Elisabeth le fait entièrement sien, Hildegarde en prend acte et tente de le dépasser, car ces deux femmes sont liées à des membres du clergé régulier. Mechthilde et Margaretha, en revanche, ont une approche différente de leur statut de femme, ce qui est lié à la fois à l'évolution de la spiritualité et aux changements advenus dans la direction de ces sœurs avec l'entrée en scène des mendiants, surtout des dominicains.

Rappelons aussi ce qui les sépare quant aux risques encourus : avec les béguines, des voix de femmes s'élèvent de manière autonome, au risque de l'accusation d'hérésie, d'où les tracasseries voire persécutions auxquelles elles furent en butte, le cas le plus tristement célèbre restant celui de Marguerite Porète qui enseignait le pur amour. Mais ce qui avait paru le plus suspect aux yeux de l'Inquisition dans son *Miroir* c'était l'indifférence aux pratiques extérieures. De fait, une fois refermée la parenthèse de l'expérience « libertaire » des béguines, avec les *Clémentines* qui firent connaître les décisions du concile de Vienne, et une fois disparu ce statut intermédiaire, insaisissable, éminemment dérangeant pour l'Eglise, d'autres femmes firent entendre leur voix, mais à nouveau sous contrôle ou à l'intérieur d'un cadre.

Soulignons donc pour finir l'importance, dans l'histoire de la mystique féminine, de toutes ces *mulieres religiosae* qui demandaient d'être associées aux ordres réformés et mendiants, dont elles partageaient l'idéal de pauvreté évangélique et de vie contemplative, pour avoir la certitude de rester dans l'orthodoxie sous leur direction spirituelle : car c'est de la rencontre entre certaines de ces femmes et des *fratres docti* qu'est née une abondante production de textes d'inspiration mystique en langue vulgaire. Une littérature produite par des religieuses, y compris des béguines comme Mechthilde, et destinée à d'autres religieuses, dans laquelle sont communiquées les expériences mystiques personnelles (*Offenbarungsliteratur*) ou racontées les vies exemplaires d'autres sœurs (*Nonnenleben*).

En Allemagne, le phénomène est particulièrement représenté dans les couvents dominicains, et c'est d'eux que proviennent le plus grand nombre de *Vies* de sœurs et de *Révélation*s, parmi lesquelles, outre celles de Margaretha, les œuvres autobiographiques de

---

<sup>95</sup> Voir entre autres B. McGinn éd., *Meister Eckhart and the Beguine Mystics, Hadewijch of Brabant, Mechthild of Magdeburg, and Marguerite Porete*, New York, 1994

Elsbeth von Oye (ca. 1290-ca. 1340), du couvent d'Ötenbach, de Christine Ebner (1277-1356) et Adelheid Langmann (1312-75), du couvent d'Engeltal,— mais aussi, en latin, le *Libellus de dictis quattuor ancillarum*, source principale de Jacques de Voragine sur la vie de sainte Elisabeth de Thuringe<sup>96</sup>, ou les anonymes Vies des sœurs d'Unterlinden. Le nombre de charismatiques au sein de cet ordre est même étonnamment élevé : d'après le *Büchlein von der genaden uberlast* d'Engeltal, un recueil composé vers 1340 par Christine Ebner, qui rapporte, en les abrégeant, les vies exemplaires de 50 sœurs, une seule sœur de ce couvent n'aurait pas vécu d'expériences de ce type ! Au point qu'on peut se demander s'il n'y avait pas en la matière une disposition plus marquée dans l'ordre dominicain par rapport à d'autres communautés : l'ascèse et les pénitences corporelles, par exemple, pouvaient-elles porter à l'exténuation physique comme à l'affinement de capacités psychiques, comme le suggère Donatella Bremer Bueno<sup>97</sup> ? En réalité, c'est plutôt à la circulation de copies ou de réélaborations des mêmes textes que l'on imputerait volontiers les influences réciproques et la diffusion de modèles communs : de mêmes lectures circulaient d'un couvent à l'autre, favorisant la diffusion de contenus et de modalités expressives partagés. N'est-il pas significatif à cet égard que le *Liber divinorum operum* anonyme conservé à Lucques (Biblioteca governativa, codex 1942), ait été pris pendant longtemps pour l'œuvre de Mechtilde de Magdebourg ? C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle seulement, que Giovanni Domenico Mansi (†1779), alors archevêque de Lucques, les rendit à leur véritable auteur et les édita en 1761<sup>98</sup>, mais soulignons qu'un catalogue de la bibliothèque de Lucques paru en 1900 indique encore "Sanctae Mechtildis Revelationes"<sup>99</sup>.

Le *Beichtvater*, le père spirituel, jouait dans la production de ces Vies ou de ces Révélationes un rôle fondamental bien attesté dans le cas de quelques « couples » nommément connus, tels ceux formés par Christine Ebner et Konrad von Füssen, Margaretha et Henri de Nördlingen, et même avant eux, par Mechthilde et Henri de Halle. Guide pour la lecture comme pour l'écriture, cet homme était l'une des clés de l'accès au Livre comme du succès du livre à venir, mais aussi, dans certains cas, un jalon dans une transmission de femmes à femmes. Ainsi quelques-unes de ces mystiques purent-elles accéder à une « autorité » nouvelle, tout en s'affirmant en tant qu'héritières de la tradition, y compris d'une tradition « au féminin » transcendant les frontières géographiques et linguistiques, grâce à la circulation et à la traduction accrue de *leurs* livres.

## Annexe

### Henri de Nördlingen et Margaretha Ebner

#### Traduction de lettres choisies

##### Lettre XLIII (1345)

À toi, très chère amie de mon cœur dans ton doux enfant Jésus-Christ, ton indigne ami pécheur souhaite de recevoir en vérité la fidélité complète de Dieu et de la posséder dans l'amour, de la diffuser d'une manière

<sup>96</sup> *Der sog. Libellus de dictis quattuor ancillarum S. Elisabeth confectus*, éd. A. Huyskens, Kempten-München, 1911. Les quatre nonnes source de l'histoire s'appelaient Guda, Isentrudis, Elysbeth, Irmengardis.

<sup>97</sup> D. Bremer Bueno, « Premessa », dans Heinrich von Nördlingen e Margaretha Ebner, *Le Lettere (1332-1350)*, *op. cit.*, p. 13-73, p. 28-29.

<sup>98</sup> Cf. S. Baluzii *Miscellanea novo ordine digesta*, tome 2, Lucques, 1761, pp. 336-452.

<sup>99</sup> Cf. A. Mancini, *Index Codicum Latinorum Bybliothecae Publicae Lucensis*, Florence, Bernardo Seeber, 1900, p. 248.

fertile et profitable, de la conserver dans une pureté constante, de la connaître toujours plus dans la claire lumière céleste, et de la rendre, augmentée, dans l'humble reconnaissance pour l'éternelle gloire de Dieu, avec le chant de louange des anges et la jubilation des bienheureux devant celui qui siège sur le trône, c'est-à-dire l'Agneau ressuscité<sup>100</sup>. Quand je pense intensément à la bonté de Dieu qui jaillit en toi et à travers toi, depuis son amour miséricordieux, jusqu'en moi, vase imparfait et malodorant, alors je m'attriste dans mon âme affligée, et je m'effraie de ma vie de pécheur, et j'ai honte, devant moi-même et devant les yeux pénétrants de Dieu, de ma vie misérable et ingrate. Mais sa bonté me met en joie, elle qui, par sa générosité naturelle, coule au moyen de la louange et de la prière de son Fils aimé, même dans les indignes, à travers l'amour de sa digne amie, car il a fait briller son soleil sur les bons et sur les mauvais, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes<sup>101</sup>. Que dois-je t'écrire, moi qui suis aveugle, à toi, vase de cristal illuminé de ta lumière, Jésus-Christ ? Que dois-je t'écrire, moi qui suis aveugle, à toi, jardin irrigué et fleuri, pour parler de la profondeur de mon cœur noyé et de mon âme abattue par le poids de moi-même et d'une indicible multiplicité de choses ? Alors je crie, d'une voix rauque, à l'aide de ton cœur affectueux, à l'oreille bienveillante et au cœur bien disposé de ton Seigneur Jésus-Christ et je demande par ton désir, avec tous les saints et l'aide des saints, que la splendeur du soleil éternel m'illumine profondément à travers toi comme à travers un verre transparent, et que tu reverses en moi, à travers ton cœur rempli, sa grâce et ses chaudes larmes d'amour, afin qu'avec toi je porte en lui un fruit qui devienne nourriture agréable pour sa faim.

Je te remercie en Dieu et pour l'amour de toi pour l'écrit que tu m'as envoyé et que tu m'enverras encore aussi longtemps et tant que Dieu te le concèdera, car mon cœur y prend un plaisir et une joie particulière et il les prendra encore. C'est pourquoi je demande avec tous ceux qui loueront toujours plus Dieu pour cela, que tu ne cesses pas d'écrire avant que le Seigneur ne te le concède. Je serais vraiment venu volontiers, et surtout pour toi ; mais nous avons appris de grandes et extraordinaires nouvelles<sup>102</sup> et j'ai eu peur car je suis faible et malade, et en outre j'avais besoin, pour me mettre en route, de beaucoup d'argent que je n'avais pas. J'ai confiance en la fidélité de Dieu, qui fera en sorte que tôt ou tard je te voie. Je t'envoie un morceau d'étoffe verte qui s'appelle « serge ». Elle coûte, grâce à un prix d'ami, une livre et 8 sous. Si tu en veux aussi une plus fine, telle qu'on la fait à Bâle, et qui est deux fois plus grande, elle ne coûte pas aussi cher. Fais-le moi savoir, et je te l'enverrai très volontiers. Ne sois pas fâchée pour la cassette : j'espère, si Dieu le veut, qu'elle t'arrivera selon ton désir. Outre tout ce que vous avez fait pour moi personnellement, je te remercie, ainsi que la fidèle prieure<sup>103</sup>, mes chères dames et filles en Dieu, pour les livres que vous m'avez envoyés, car les grands désirs et les douloureuses aspirations que j'avais en cette période ont été exaucés et, comme je vous ai écrit précédemment, après ma mort ils seront donnés comme il faut par la volonté de Dieu et la vôtre, s'il n'y a pas d'obstacle créant un cas de force majeure, ce que je ne crois pas en Dieu. Je vous prie en outre avec dévotion de me procurer à nouveau le livre *Summa contra gentiles*, du moment que vous l'avez acheté d'une manière juste et honnête — je préférerais, plutôt que de payer une seconde fois la même somme — et qu'il vous appartient de droit en tant que bien, comme me l'a dit notre Chursor. De fait, le livre qu'ils m'ont envoyé à la place de celui-ci est mal écrit et plein d'erreurs, et ils ne se sont pas comportés correctement avec nous. Faites votre possible pour que nous l'ayons et ne leur donnez pas les quatre livres. J'ai écrit sérieusement à ce sujet au prieur également<sup>104</sup>. Mais à la fin, voilà que je viens, avec mon audace, à donner des leçons à ceux qui devraient m'en donner, et je prie le cœur plein d'amour du Père éternel, dans le digne nom du Fils, de Marie et de tous les élus, pour qu'il vous donne dans votre mission la sagesse de porter l'amour, d'enseigner la parole, de conseiller, de faire des remontrances, et de rendre compte avec sagacité de toute chose qui vous regarde, et d'en répondre. Et dans ce but, il n'y a rien de meilleur ni de plus utile pour vous que de vous retirer à l'écart de tout, au moins une fois par jour, en vous recueillant en vous-mêmes, et, sous la conduite du riche mérite de notre aimé Seigneur Jésus-Christ, de parvenir à la source vive de la sagesse éternelle, de l'amour éternel, de la parole éternelle. À cette source, vous boirez dans votre cœur pur la lumière de la vérité, dans votre cœur ardent le feu de l'amour, dans votre cœur plein d'entendement la parole du Verbe éternel. Là, vous serez baptisées, et lavées, et formées en vous-mêmes pour vous préparer à Dieu et à votre future récompense, une sainte vie qui éduque les bons et effraie les mauvais. Là vous seront données la perspicacité de l'âme, du cœur et de l'esprit, et de tous les membres, la nourriture spirituelle, une sainte règle pour toutes vos façons d'agir et de subir et une sage faculté de discernement, grâce à laquelle, avec le Christ, vous puissiez sortir de vous-mêmes et rentrer en vous-mêmes, dans le Christ avec toutes ses œuvres, et que vous trouviez soit en elles soit en vous, une nourriture de paix et de grâce, et, par suite, de louange et de joie dans la vie éternelle. Amen, etc. Salut, o ma dame et ma confiance en Dieu ! Ne renoncez pas à cela pour un stupide expédient, car c'est vraiment ici que tous les saints ont tété et absorbé en eux tout le bien qu'ils ont possédé et avec lequel ils ont étanché leur propre soif mais aussi celle du prochain, des vivants et des morts, au ciel et sur terre. Et ainsi ce qui est extérieur est réglé, de manière divine, sur ce qui est intérieur, et est

<sup>100</sup> Apo. 5, 6.

<sup>101</sup> Cf. Mt 5, 45.

<sup>102</sup> En 1345, beaucoup demandaient la déposition de Louis de Bavière et l'élection d'un nouvel empereur.

<sup>103</sup> Elsbeth Schepach.

<sup>104</sup> Le prieur de Kaisheim.

ensuite conduit à nouveau, sagement, à son origine première. Que Dieu nous l'accorde, pour les mérites pleins d'amour de son Fils et de tous les siens, et en particulier pour l'amour de sa fille aimée Margaretha. Amen etc.

Je voudrais savoir en Dieu tout ce que tu penses, Margaretha chère en Dieu, des nouvelles et des grands événements dont on parle à présent au sujet du siège pontifical et de l'empire. Notre dévouée sœur Ofim Frickin te salue avec dévotion, avec tout ce qu'elle est en Dieu, et elle vous prie de remercier Dieu de sa part pour le grand bien qu'il lui fait et qu'il lui a fait, car c'est seulement maintenant qu'elle est parvenue à la paix en Dieu, grâce aux multiples consolations divines qui lui arrivent de l'intérieur et de l'extérieur selon le désir de son cœur, parce qu'elle en avait été longtemps privée, et elle désire avec un désir ardent de son cœur que dans l'exil Christ soit son asile, que dans la faim, Christ soit sa nourriture, que dans la soif, Christ soit sa boisson, dans la pauvreté, sa richesse, dans l'abaissement, son honneur, et que dans la chasse, Christ soit son refuge, éternel et unique : aidez-la et aidez-nous à prier Dieu avec foi. Amen. *Fiat fiat etc.*

Je vous envoie un livre qui a pour titre *Das liecht der gothait*. C'est la vivante lumière de l'ardent amour du Christ qui m'y pousse, car c'est pour moi le plus beau texte en allemand et le fruit de l'amour le plus profondément émouvant que j'aie jamais lu en langue allemande. Très chère ! Je vous rappelle le bien que Dieu est en soi et qu'il a démontré dans ce livre. Lisez-le avec désir et avec un cœur profondément absorbé, et avant de commencer à le lire, je désire, et je vous en prie avec l'Esprit saint que vous lui récitez 7 *Veni Sancte spiritus* en vous agenouillant 7 fois devant l'autel, et que vous récitez aussi 7 *Pater noster* et *Ave Maria* à notre Seigneur et à sa vierge mère Marie en vous agenouillant encore 7 fois, et dites encore 7 *Pater noster* et *Ave Maria* en vous agenouillant 7 fois pour la céleste vierge reine des orgues<sup>105</sup>, à travers laquelle Dieu nous a révélé ce chant céleste, et pour tous les saints avec elle. Et n'ouvrez pas ce livre scellé avant d'avoir dit toutes ces prières, et avant de posséder avec sincérité la grâce pour le faire, et, ensuite, commencez à le lire normalement, et pas trop à chaque fois, et les mots que vous ne comprenez pas, notez-les et écrivez-les moi, afin que je vous les traduise, car il nous a été envoyé en prêt dans un dialecte étranger, au point qu'il a fallu deux ans de travail intense pour pouvoir le traduire au mieux dans notre allemand. Lisez-le trois fois, le texte dit « 9 fois »<sup>106</sup>. J'ai confiance que cela sera beaucoup plus important pour la grâce de vos âmes. Je veux l'envoyer en prêt à Engeltal également<sup>107</sup>. O Margaretha, écoute, fille, et vois, crois et observe comme il est doux, ton bien-aimé Jésus-Christ. *Jhesus Christus*. Amen.

#### Lettre XLIV (Carême 1346)

À l'aimée dans l'amour de Dieu et à la fidèle dans la fidélité de Dieu, son indigne ami offre le pieux salut qu'une âme amoureuse donna le jour de Noël, dans un transport céleste<sup>108</sup>, à l'Enfant qui venait de naître. Quand sa mère le donna dans les bras, en esprit, à cette âme, et qu'elle l'embrasse et le serre contre sa poitrine, alors elle dit en latin ces mots qu'elle n'avait jamais entendus auparavant : *Salve paterni cordis medulla dulcissima, languentis anime mee sagina et refectio beatissima, tibi offero cordis et anime mee medullam in eternam laudem et gloriam etc.* Ton doux amour Jésus-Christ est justement appelé « moelle », essence du cœur paternel, car il est par nature salutaire, il est roboratif et savoureux dans son intime douceur. C'est pourquoi, je te prie, dis-moi qui peut mieux que lui guérir non seulement les blessures de la faute, mais aussi les coups profonds et pénétrants de l'amour avec lesquels il peut vigoureusement frapper et guérir<sup>109</sup>. Dis-moi aussi qui pourrait, en secret, voler et donner force et puissance, non pas tant la force qui peut supporter les adversités que plutôt celle qui peut soutenir son amour démesuré, luxuriant et débordant. Mais dis-moi, toi cœur de mon cœur dans le cœur de Jésus-Christ, d'où coulent la consolation et la liesse, la joie et le jeu, le divertissement et la douceur de tout plaisir, sinon de la douce essence des veines et du cœur de Jésus-Christ ? Très chère, combien distinctement, et de combien de manières différentes le nez intérieur de ton cœur qui aspire à Dieu goûte l'odeur du noble baume ! Et par la suite, non seulement il le sentira, mais il le verra, en jouira et le possédera comme ton unique possession, parce que tu n'es et tu n'as rien en dehors de lui. C'est pourquoi tu es devenue pour lui divine comme il est devenu pour toi humain, et je pense que c'est là l'intime sacrifice de ton essence spirituelle que tu offres pour lui, avec lui et en lui, de la part des tiens et des siens les plus chers, pour sa louange et sa gloire, comme dit l'âme sus-mentionnée etc. Je te rends grâce pour ta fidélité à ton bien-aimé Seigneur Jésus-Christ. Je t'envoie le joyau de mon cœur pour que tu le conserves auprès de toi : trois têtes, dont deux de vierges, la troisième appartenant à un des compagnons de saint Gerione, comme on me le dit<sup>110</sup>. Prie-les ainsi que ton bien

<sup>105</sup> « der juncfroulicher himelscher orgelkunigin » : épithète qui s'applique d'habitude à la Vierge, et ici à Mechtilde. Voir par exemple *Das fliessende Licht...*, III, 2 : « du bist ein lire vor minen oren », « tu es une lyre pour mes oreilles ».

<sup>106</sup> Voir le Prologue de *Das fliessende Licht* : « Alle die dis buoch wellen vernemen, die soellent es ze nun mal lesen ».

<sup>107</sup> Le livre fut bel et bien à Engeltal, comme l'attestent les révélations de Christine Ebner relatives à l'été 1346 et à la semaine sainte 1348.

<sup>108</sup> « Himelschen zug », c'est-à-dire *raptus*.

<sup>109</sup> Cf. Mechtilde, *Das fliessende Licht...*, II, 25.

<sup>110</sup> Reliques sans doute originaires de Cologne, où les Onze mille vierges et les compagnons de saint Gerion auraient été martyrisés.



aimé pour que la vérité te soit montrée et que nous ne soyons pas trompés Je t'envoie également une cassette avec dix morceaux de reliques authentiques, tandis que le reste, les dents et les petits os, appartiennent aux vierges. Je te prie chaudement de conserver surtout avec honneur la relique de sainte Agnès, parce qu'elle m'a été donnée avec beaucoup d'amour à Burtschain dans un monastère cistercien qui se trouve près d'Auch<sup>111</sup>, et que je leur ai promis que je l'aurais conservée et enchâssée d'une manière comme il se doit. Elle m'est particulièrement chère. L'os long aussi nous a été donné avec beaucoup d'amour. Je t'envoie en outre un petit vase avec de la poussière, et je te prie, et te demande avec amour, d'en manger comme moi, car moi aussi j'en ai un et cela me fait du bien. À cause de mon travail incessant, j'ai très souvent mal à la tête. Prie pour qu'il me donne sage force d'amour : nous en avons besoin lui et les siens, et particulièrement en ce carême. Aussi, ordonne au couvent de dire une prière. Envoie-moi aussi le livre *Lucem divinitatis*<sup>112</sup> s'il vous est arrivé de Keiszheim et si vous l'avez eu suffisamment.

Schepach, fidèle fille de Dieu, entre-temps je m'en remets à l'amour du Fils et de la Mère auxquels vous êtes liées en tout fidèle service pour le grand bien qu'ils vous ont fait et qu'ils vous feront éternellement. Je vous envoie, à vous et à mes chères élèves, parmi lesquelles je compte la Hochsteterin, tante de Margarethe, deux tournois, avec toute la dévotion de Dieu. Gardez bien et prenez soin de notre petit bijou afin que je le trouve en bon état auprès de vous — Margarethe pourrait-elle mourir sans moi ? Je ne peux croire que Dieu le permette. Je vous confie la sœur de la von Wirtenberg, une sainte sœur, que Dieu m'a donné fidèlement et à qui j'ai été donné par Dieu, et tous nos amis. Notre cher frère, le seigneur Hainrich, qui est avec moi, vous salue avec tout ce qu'il est en Dieu. Saluez pour moi mes dames et frère Ulrich, et qui vous voudrez. Je n'ai pu vous envoyer Conraht, notre fidèle élève, et j'aurais pourtant bien voulu avoir de nos nouvelles. *Pax gratia gaudium anima Christi sit vobiscum* etc.

#### Lettre LIII (1349)

Dans l'amour incommensurable de Jésus-Christ avec lequel Il nous a aimés, nous aime à présent et nous aimera éternellement, je salue ma chère mère Margrete. Ma chère mère Margrete, je vous prie de nous donner votre sûr conseil, tel que vous le recevez de Dieu par votre fidèle prière, surtout en ce qui concerne la peur des malheurs, et en particulier de ceux des amis de notre Seigneur qui arriveront, selon une prophétie spirituelle, dans trois ans, et selon une autre, dans dix ans, et qui seront difficiles, comme je vous l'ai écrit aussi au sujet des fameuses prophéties de sainte Hildegarde, où elle dit qu'un ami de Dieu avertira les autres sur la manière dont il faudra se comporter à l'occasion des futurs fléaux pour ne pas subir de dommages. Si, comme je le pense, les malheurs sont bien connus de moi, en ce qui concerne les dommages qui en découleront, au contraire, je voudrais avoir votre conseil, pour savoir si je dois mettre en garde les gens plus que je ne le fais. Il y a beaucoup de personnes bonnes qui ont peur de ces fléaux. Quand des biens terrestres leur échoient sans qu'ils les aient cherchés, ils les partagent entre tous les amis de Dieu qu'ils connaissent dans tous les pays selon le besoin de chacun et la connaissance qu'ils en ont<sup>113</sup>. Et ce qui leur reste en plus de ces biens temporels arrivés alors qu'ils ne s'y attendaient pas, ils le laissent de côté pour les temps de malheurs à venir, pour venir ainsi en aide aux amis de Dieu. C'est pourquoi je demande à nouveau votre conseil avisé, pour savoir si l'on doit ou non faire cela selon la volonté de Dieu, parce que ces personnes me suivraient volontiers, quelle que soit la chose que je leur conseillerais de faire en cette circonstance. Sache aussi que je suis allé d'une ville à l'autre pour prêcher et que je n'ai de siège fixe dans aucun monastère. Si Dieu veut que je fasse autrement, priez-le de me concéder de le comprendre et de me donner à lui. Je remercie Dieu pour tout le bien qu'il me fait à travers vous et à travers ses amis. Je recommande à vos prières nos amis, la Merswine<sup>114</sup>, la von Landsperg<sup>115</sup> et tous les autres. Puisse la fidélité du Père nous traverser, vous et nous, de son ardente lumière d'amour, et puisse-t-elle nous fondre amoureusement en Jésus-Christ etc.

#### Lettre LXVII (1346)

De Margaretha Ebner à Heinrich von Nördlingen

Celui que la sagesse éternelle a embrassé avec amour et, par un intime plaisir, a doucement tiré vers la vraie lumière de sa sainte divinité, dans laquelle il t'a transfiguré en un ornement de sa gloire éternelle, selon la volonté de sa divine faveur, parce qu'il a vraiment pris possession de ton âme qu'il a choisie pour lui comme

<sup>111</sup> Burtscheid (Porceto), monastère cistercien de femmes près d'Aix-la-Chapelle.

<sup>112</sup> La version latine de *Das fließende Licht* était vraisemblablement arrivée à Bâle en même temps que l'original.

<sup>113</sup> Cf. Actes 2, 45.

<sup>114</sup> Gertrude von Bientenheim, seconde épouse de Rulman Merswin (1307-1382), banquier et commerçant de Strasbourg qui décida, à l'âge de 40 ans, sans doute sous l'influence de Tauler, son confesseur, de donner tous ses biens à des œuvres et de se vouer à une vie de chasteté et de prière. Il fonda en 1367 une confraternité laïque près du couvent de Grüneworth, à Strasbourg, où il passa le reste de son existence.

<sup>115</sup> Bourg non loin de Strasbourg.

paradis, pour son repos éternel — là, ton âme sera ornée dans la liesse par la puissance efficace de la suave divinité, et illuminée dans la vraie clarté, et ton cœur sera allumé amoureusement dans l'amour ardent qui, à présent, domine en toi de manière puissante avec la force efficace de sa divinité, comme il apparaît clairement, en vérité, au vu de toute ta vie, de tes paroles de pure vérité, qui sont vrai témoignage pour la gloire de Dieu, et de tes œuvres d'humilité parfaite : à cet homme, salut de la part d'une fidèle disciple de l'humanité de Jésus-Christ. Je te souhaite, dans ta modestie et humilité, d'être soulevé de ton humble marche vers le haut vol d'aigle de mon bien-aimé seigneur Jean sur le cœur plein d'amour de mon bien-aimé Jésus-Christ, sur lequel tu puisses vraiment te reposer et t'abreuver amoureusement de sa grâce, et que sa douceur intérieure se répande sur toi, afin que tu acquiesces la connaissance de la perception de la grâce de Dieu, et qu'il te soit donné d'éprouver l'intime joie divine comme l'ont ressentie avec moi tous ceux qui l'ont cherchée en toi par grâce de Dieu, et ceux qui l'ont éprouvée mieux que moi et que la grâce de notre Seigneur a illuminés plus que moi, parce que mon Seigneur sait bien que je me suis toujours reconnue trop indigne et petite pour la lumière parfaite avec laquelle il m'a illuminée. Je demande à la puissance efficace qui a disposé et réglé toutes choses, et a donné à la lumière du soleil la propriété de briller sur les bons et les mauvais<sup>116</sup> — ce même sage créateur qui en vérité a répandu sur toi la lumière parfaite, afin qu'elle coule généreusement de toi sur tous ceux à qui tu te donnes avec bienveillance par amour — que le vrai soleil puisse t'honorer avec lui-même et puisse illuminer tous les esprits obscurcis qui ne sont pas prêts à recevoir la grâce de notre Seigneur, et en particulier les esprits de ceux qui reçoivent avec hostilité la grâce de notre Seigneur de la part de ceux qui devraient l'honorer et la favoriser en toi surtout. C'est pourquoi je te souhaite de posséder la capacité forte et puissante de Dieu contre toute hostilité qui, en toi, s'annule face à la lumière de la vérité. Ceci, à ton sujet, me serait particulièrement insupportable s'il ne s'agissait pas des œuvres d'amour de notre bien-aimé Seigneur, avec lesquelles il a éduqué ses plus chers amis. Car il t'a donné de manière parfaite ses dons en tout ce qu'il a œuvré en toi, en y cherchant pour lui sa gloire éternelle. Je souhaite, mon véritable ami en Dieu, toi qu'il m'a donné par amour et miséricorde, que tu te portes bien et que la grâce de notre Seigneur agisse avec puissance en toi, que ton feu ne soit pas autre chose que la douce grâce, et ta force son amour ardent. Mon Seigneur Jésus-Christ, qui est pure vérité, sait bien que je désire ta présence et que j'en aurais même besoin. Mais tu as dit, quand tu es venu me trouver, que notre Seigneur Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : « Il est nécessaire pour vous que je m'en aille »<sup>117</sup>. Cela, je l'ai éprouvé avec toi, parce que je reçois de toi à chaque instant consolation et force divine. Je te fais savoir que j'ai été souvent très malade et que je souffre de maladies inconnues au sujet desquelles je ne peux ni ne suis capable de t'écrire. En ce qui concerne la relique de sainte Agnès, j'ai moi aussi les mêmes désirs que toi, si ce n'est que je veux t'attendre, parce que je préfère réaliser mes désirs avec ton conseil et ton enseignement etc.

(Traduction Laurence Moulinier, d'après HEINRICH VON NÖRDLINGEN e MARGARETHA EBNER, *Le lettere (1332-1350)*, éd. L. CORSINI, premessa di D. BREMER BUONO, Pisa, Edizioni ETS, 2001 [Medioevo tedesco, Studi e Testi, volume nono]).

---

<sup>116</sup> Cf. Mt 5, 45.

<sup>117</sup> Jean 16, 7.

